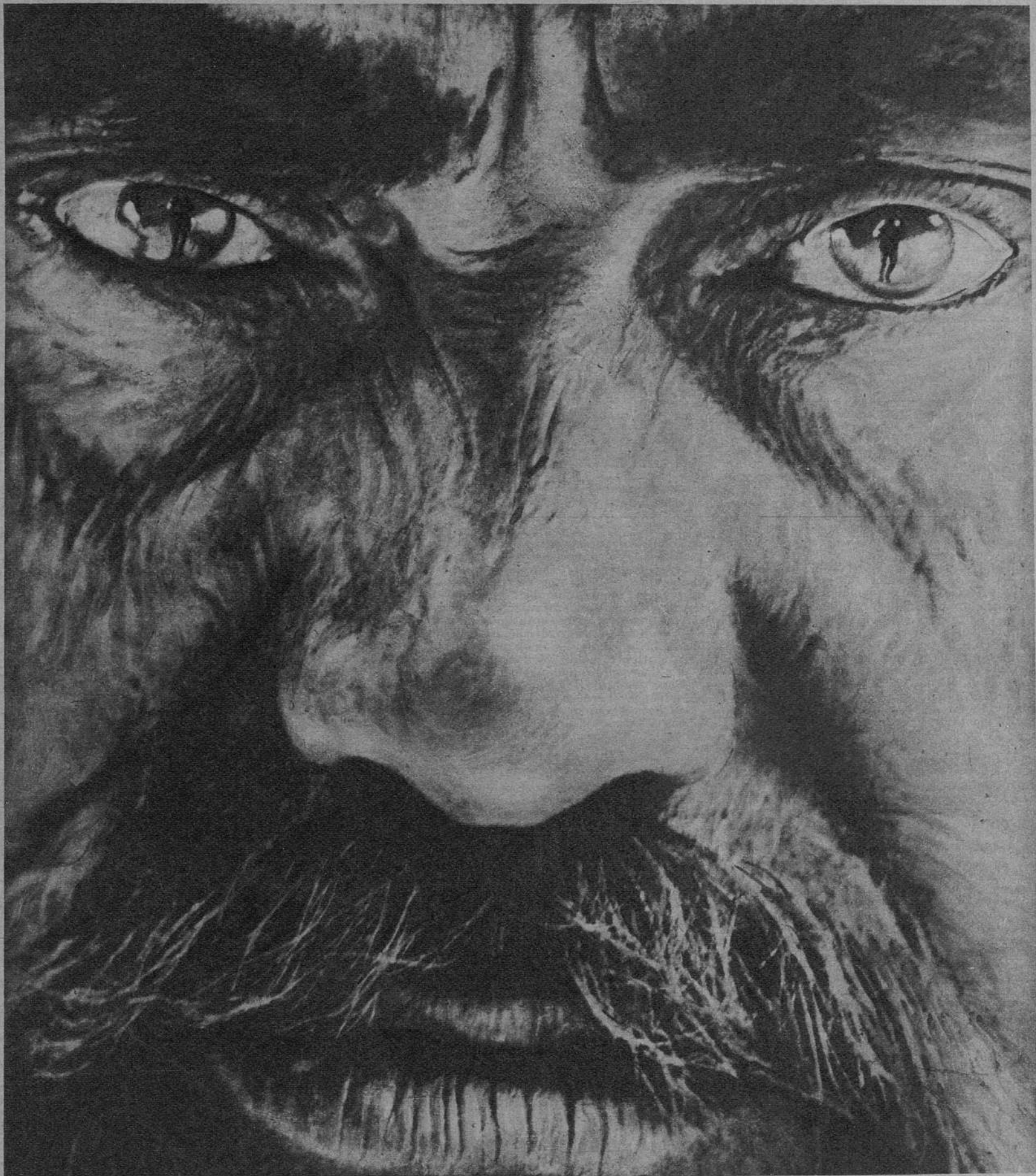


POLICE MAGAZINE



L'ASSASSIN PHOTOGRAPHIÉ PAR LES YEUX DE LA VICTIME

Cette photo sensationnelle et unique semble de prime abord donner une force singulière à la thèse souvent soutenue que les yeux d'une personne assassinée enregistrent fidèlement le portrait du meurtrier. (Voir page 2.) (Photo Gasparius.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72.96
Compte chèques postaux : 1475-65



ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans prime)...	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

L'exécution d'Alfred Rouse en Angleterre

Au feu ! Au feu !
Ce sinistre appel retentissait à Whetstone, une coquette cité de la grande banlieue londonienne, dans la nuit du 5 novembre 1930.

Sur la route, une petite automobile était la proie des flammes. Un épais nuage de fumée noire et grasse, une vive lueur avaient attiré l'attention de promeneurs. Au loin, on apercevait le sinistre, on sentait l'odeur âcre de la graisse et de l'essence, et un relent écœurant de chairs brûlées.

Au feu ! Au feu !
Des jeunes gens sortent précipitamment d'une salle de bal et courent à toutes jambes vers le brasier. En chemin, ils croisent un homme nu-tête, qui leur jette au passage :
— Je vais chercher du secours ! Il y a un homme qui grille avec le tacot !

Ils tentent d'approcher de la voiture, mais la chose leur est impossible. Du réservoir défoncé, l'essence coule à flots, alimentant le feu, se répandant sur la route, entourant le véhicule d'une ceinture infranchissable.

Au milieu des flammes, cramponné à son volant, le conducteur, véritable torche humaine, brûle vif. Pas moyen de lui porter secours. Avec leurs mains, les sauveteurs jettent de la terre, du sable, des mottes de gazon, sans réussir à atténuer la violence du feu. Ce n'est que quelques heures plus tard qu'ils purent retirer d'un enchevêtrement inextricable de ferraille noircie et tordue le cadavre carbonisé d'un homme absolument méconnaissable. A son poignet, une chaînette d'or et une médaille d'identité à demi fondue, portant une inscription complètement illisible.

Dans les débris de l'auto, une plaque métallique était découverte sur laquelle un nom se lisait : « Alfred Rouse ». C'était, à n'en pas douter, celui de la victime de cet effroyable accident. Car il ne pouvait s'agir que d'un accident.

Le mort qui fuit.

L'affaire allait donc être classée purement et simplement lorsqu'un des jeunes danseurs alertés par les appels, et qui connaissait fort bien Alfred Rouse, un voyageur de commerce, habitué des endroits où l'on s'amuse, fit d'importantes déclarations :

— Comme je me précipitais pour porter secours à l'occupant de l'automobile, j'ai croisé un homme qui me cria qu'il allait chercher de l'aide. Cet homme, je ne l'ai pas revu par la suite, mais c'était, je puis l'affirmer, Alfred Rouse. Le cadavre carbonisé trouvé dans les débris de la voiture ne peut être le sien.

Un autre jeune homme confirma le fait. Lui aussi avait vu le représentant, courant sur la route.

Que devait-on penser de ces dépositions ? L'expérience a démontré qu'il fallait, bien souvent, se méfier des témoignages trop affirmatifs. Est-il utile de rappeler ici, au sujet de l'affaire Mestorino, les déclarations de certains témoins affirmant avoir vu la victime conduisant l'auto de l'assassin ? Longtemps la police anglaise hésita. Quel intérêt pouvait pousser Rouse à commettre semblable forfait ?

Le vol ? Cela paraissait peu vraisemblable, le représentant avait une belle situation et n'avait pas besoin d'argent. La vengeance ? Cette thèse était plus plausible, mais rien ne permettait de l'envisager.

L'accident ? C'était la seule chose possible. En compagnie d'un ami, l'automobiliste avait été victime d'un accident. La voiture s'était enflammée, et Rouse, affolé, s'était enfui.

Scotland Yard menait l'enquête mollement. L'opinion publique s'émuet. Et l'on apprit alors des choses très intéressantes qui jetaient sur ce drame un jour nouveau.

Un Don Juan.

On apprit que le flegmatique Alfred-Arthur Rouse était doué d'un tempérament de feu, insuffisant pour enflammer sa voiture, mais suffisant pour fournir l'agenèse du drame. Il menait une existence étrange et compliquée : coureur de jupons, il allait de la brune à la blonde, ses succès féminins ne se comptaient plus et, en outre, il entretenait trois ménages.

Tout d'abord un légitime. Son épouse, Mrs. Rouse, voyait rarement son mari qui, rentrant de ses tournées, passait seulement auprès d'elle une journée ou deux par semaine.

Puis un second. L'ardent représentant entretenait des relations régulières, depuis plusieurs années, avec miss Nellie Tucker, une grande femme brune qui lui avait donné deux enfants et qu'il voyait de temps à autre, quand un de ses déplacements le lui permettaient.

Le troisième amour de Rouse, et celui qui lui tenait le plus au cœur, apparemment, était miss Helen Campbell. Elle aussi était devenue mère d'un garçon à qui elle donna le second prénom de son amant, Arthur. Cet enfant était entouré de toute la sollicitude du représentant, qui négligeait totalement les deux autres.

Mais l'activité amoureuse de Rouse ne se bornait pas là. Au hasard de ses voyages, il faisait des conquêtes ; véritable bourreau des cœurs, il séduisait, par-ci par-là, quelque jeune femme qu'il abandonnait tout aussitôt. Il détestait la solitude, et on peut dire que bien rares furent les nuits qu'il passa seul dans les tristes chambres d'hôtel.

Grand, brun, petite moustache taillée à l'américaine, élégant, beau parleur, il avait un certain chic qui attirait les femmes. Et quand, par hasard, l'amie de rencontre ne succombait pas, il cherchait parmi les filles, dans les bouges, la satisfaction de sa débordante passion.

L'Union des trois femmes.

Cette vie triple, un peu spéciale, donna à réfléchir aux inspecteurs de Scotland Yard, qui menèrent alors

l'enquête avec ardeur. Et un jour, Rouse, qui avait emprunté un faux état civil, fut retrouvé et arrêté. Le représentant nia énergiquement tous les faits qui lui étaient reprochés sans pouvoir rien expliquer. Il ignorait tout, jusqu'au nom de la victime.

Le 31 janvier, il était condamné à mort. Impassible, il



La foule devant la prison de Bedford, où fut exécuté Alfred Rouse. On aperçoit le gardien qui affiche l'avis annonçant que justice est faite.

accueillit le terrible verdict sans sourciller, se bornant à protester de son innocence.

Le prisonnier interjeta appel devant la Haute Cour de justice. Et c'est alors que ses trois compagnes : sa femme, miss Tucker et miss Campbell, menèrent dans le pays une touchante campagne en faveur du condamné. Mrs. Rouse, trompée, bafouée, dépensa jusqu'à son dernier penny pour défendre celui qui, affirmait-elle, était victime d'une effroyable erreur judiciaire. Ses deux maîtresses agirent de même. Une pétition recueillit plus de cinq mille signatures. La Haute Cour confirma le jugement.

Alors, les trois femmes unies dans un même effort redoublèrent d'ardeur et de dévouement pour sauver de la potence l'homme qu'elles aimaient. Le Home-Office demeura sourd à leurs appels déchirants, et ce malgré l'émotion considérable soulevée dans toute l'Angleterre par cette affaire étrangement troublante.

Une poignante entrevue.

Le lundi 9 mars, une scène poignante se déroula dans la prison de Bedford. Pour la dernière fois, Mrs. Rouse avait l'autorisation de voir son mari. Elle était accompagnée du petit Arthur, le fils de son mari et de miss Campbell.

— Je suis innocent, lui cria le représentant, mais je suis perdu, je vais mourir. Pardonne-moi tout le mal que j'ai pu te faire et jure-moi de ne pas abandonner mon enfant, ce petit être que j'adore et qui, toute sa vie, sera considéré comme le fils d'un assassin.

Puis, sanglotant, s'adressant au bambin, il ajouta :
— Mon petit, je ne suis pas coupable, crois-moi, je n'ai tué personne. Ton père est un honnête homme dont tu n'as pas à rougir.

Dans un hôtel voisin de la prison, Mrs. Rouse et miss Helen Campbell se retrouvèrent ensuite et, suivant le désir du condamné, décidèrent de vivre dorénavant ensemble, pour élever dignement le jeune Arthur, victime innocente de cette tragédie particulièrement mystérieuse.

— Je n'oublierai jamais, a dit la femme du condamné à un de nos confrères du *Daily Mail*, ces dernières secondes que j'ai passées avec mon pauvre mari, derrière cette grille qui nous séparait.

« Arthur avait soigné sa toilette pour me recevoir.
— Enlève ton chapeau, m'a-t-il dit, je veux voir une dernière fois ta chevelure rousse...
— Que Dieu te bénisse, m'a-t-il crié tandis que je m'éloignais, toi et mon pauvre Arthur.

L'exécution.

Au cours de la nuit du 9 au 10 mars, l'épouse infortunée était avisée que la demande en grâce était rejetée. L'exécution était prévue pour le 10 au matin.

Alfred-Arthur Rouse « décrété coupable d'assassinat et, par suite, condamné à être pendu par le cou jusqu'à ce que

la mort s'ensuive », allait subir le châtiement suprême.

Éveillé, le condamné demanda à ses gardiens des nouvelles de son recours en grâce. Dans la négative, il alla demander un peu de réconfort au chapelain de la prison. Puis, la belle confiance dont il ne s'était jamais départi jusque-là l'abandonna brusquement.

Il fut pris d'une crise nerveuse, hurlant des phrases sans suite, protestant de son innocence, et on le trouva à demi évanoui lorsque l'on vint le chercher pour le conduire au supplice. Il était vêtu élégamment d'un complet de fort belle coupe.

Huit heures venaient de sonner. Porté par ses gardiens, suivi de deux médecins, des magistrats et du chapelain, Rouse arriva devant la potence.

Quelques minutes plus tard, au cours de l'enquête médico-officielle, le docteur Davis, attaché à la prison de Bedford, déclarait que la mort avait été instantanée et causée par la dislocation brusque de la vertèbre cervicale. La sentence avait été exécutée rapidement et humainement. Alfred Rouse avait emporté son secret dans la mort.

Devant la prison, deux ou trois cents personnes étaient rassemblées, dont beaucoup de femmes, attirées par les aventures de ce Don Juan britannique. Le service d'ordre était très important, car on redoutait des incidents. Contrairement aux usages, la cloche de la prison ne fut pas mise en branle et on ne fit pas savoir au public de quelle façon l'exécution s'était accomplie.

Seul, un laconique avis fut placardé à la porte de la prison, signé du sous-shérif du Comté de Northampton et du gouverneur de la prison, annonçant que justice était faite.

L'affaire Rouse continue.

L'exécution de Rouse n'a pas mis le point final à l'affaire. Loin de là. D'éminents juristes, ne prenant acte que des témoignages apportés au cours du procès, n'ont pas hésité à publier dans la presse de longs articles exposant l'insuffisance des preuves matérielles et déclarant que la condamnation ne reposait que sur des présomptions.

D'autres journaux exposent une thèse contraire. Le *Daily Sketch* publie même de prétendues révélations que Rouse aurait faites avant sa mort.

« J'avais toutes sortes d'embarras, aurait-il déclaré. Je voulais recommencer ma vie. »

Puis, le *Daily Sketch* affirme que Rouse aurait ainsi décrit le crime :

« J'ai rencontré ma victime dans une maison publique de la grande route de Whetstone. Je résolus de m'emparer de l'état civil de cet homme. De le faire disparaître en faisant supposer que c'était moi-même qui avais été victime de l'incendie.

« J'emmenai cet homme, le grisai, et, alors qu'il était ivre, je l'étranglai dans la voiture. Je pris un bidon d'essence, arrosai l'homme et l'auto, mis le feu et pris la fuite. »

Cette confession in extremis semble plutôt relever du domaine de la fantaisie.

Officiellement, Rouse n'a fait aucune déclaration. Il a protesté de son innocence jusqu'au bout, même devant la potence, et le nom de la victime reste inconnu.

L'affaire Rouse demeurera l'une des plus mystérieuses du siècle. La vérité se fera-t-elle jour ? L'innocence de Rouse éclatera-t-elle, justifiant le dévouement inlassable de ceux qui prirent la défense du supplicié ?

C'est l'espoir qui anime trois jeunes femmes : une rousse, une blonde, une brune, qui pleurent l'homme auquel elles gardent le plus tendre souvenir, malgré ses trahisons.

C'est aussi celui du malheureux gosse qui pleure son papa et qui portera toute sa vie une tare ineffaçable. Ineffaçable ? Qui sait ?

JEAN GARON.

NOTRE COUVERTURE :

L'ŒIL D'UNE VICTIME « PHOTOGRAPHIE-T-IL » LE PORTRAIT DE SON ASSASSIN ?

Une vieille superstition populaire veut que l'œil de la victime retient le portrait de l'assassin. Cette superstition a donné naissance à toutes sortes de légendes d'après lesquelles on aurait pu identifier nombre de criminels tout simplement en cherchant l'individu dont on pouvait retrouver les traits tracés sur la rétine de la victime.

Jusqu'ici personne n'a pu encore donner des preuves formelles à l'appui de cette thèse.

Mais, direz-vous, comment a pu donc naître cette légende du portrait dans l'œil ? Uniquement parce que l'œil humain, véritable chambre noire photographique, reflète l'objet qu'il perçoit. Notre couverture nous permet précisément de constater ce fait dans la réalité. Elle représente l'œil d'un acteur de cinéma dans lequel on voit distinctement le portrait miniature de l'opérateur.

Mais il reste à prouver qu'une image reflétée est réellement impressionnée sur la rétine au moment exact où quel qu'un regarde, épouvanté, la personne qui l'assassine.

Nous ne nous risquerons pas à émettre sur la question une opinion affirmative ou négative. Disons simplement que, selon les savants, le corps humain est beaucoup plus sensible à la lumière qu'on ne le croit généralement. Rappelez-vous l'effet de la chaleur solaire sur le brunissement de la peau, surtout au bord de la mer. Les savants nous affirment même que, sous certaines influences, le corps humain peut retenir des images tout comme une plaque photographique.

En raison de l'abondance des matières, nous ne publierons que la semaine prochaine la suite de la liste des gagnants du concours.

La Vie AMOUREUSE de LANDRU



Landru (au milieu) participe lui-même, devant les magistrats, aux fouilles pratiquées dans son jardin de Gambais. (Excelsior.)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Landru s'est tellement habitué à commettre d'effroyables crimes, qu'il en arrive à se croire sûr de l'impunité. Il fait disparaître femme sur femme, sans guère varier sa façon d'agir. La villa de Gambais a été témoin de nombreux forfaits, exécutés dans des conditions particulièrement atroces.

CHAPITRE XVII

LA CATASTROPHE.

Le 1^{er} octobre, la mairie de Gambais recevait d'une dame Pellat, demeurant à Paris, une lettre ainsi conçue :

Paris, le 1^{er} octobre 1918.

Monsieur le Maire de Gambais (Seine-et-Oise),
Je me permets de m'adresser à vous pour obtenir si possible un renseignement tout à fait personnel. Avez-vous eu, ou auriez-vous actuellement, un de vos administrés se faisant appeler Cuchet ou Fremyget, locataire d'une petite villa depuis la guerre, où il venait passer quelques jours ?

Ma sœur, qui devait se marier avec cet individu, a disparu le 24 décembre 1916, et malgré toutes les recherches, toutes les enquêtes faites jusqu'à ce jour, je suis toujours dans la plus grande ignorance à son sujet. Je suis persuadée qu'elle est partie avec ce personnage, qui se disait réfugié de Lille, mais qu'en a-t-il fait ? Où sont-ils partis ? C'est là un grand mystère, qui laisse les parents dans la plus mortelle inquiétude, depuis des mois.

Je vous serais donc parfaitement reconnaissante si vous pouviez me fournir quelque indice, si petit soit-il. Depuis décembre, cet individu aurait-il reparu à Gambais et l'aurait-on vu seul, ou en compagnie d'une dame d'une quarantaine d'années environ grande et assez élégante ?
Dans l'attente...

M^{me} PELLAT.

145, boulevard Voltaire, à Paris.

Par une nouvelle lettre, en date du 24 octobre, la même dame insistait pour obtenir une réponse. La mairie répondait alors que le personnage dont il était question était inconnu à Gambais, aucune villa n'étant louée par une personne portant l'un des deux noms indiqués. Le 4 novembre, M^{me} Pellat répondait à la communication de la mairie de Gambais. Sa lettre était ainsi conçue :

J'ai l'avantage de vous accuser réception de votre honoree du 27 écoulé, et m'excuse du dérangement que ma demande vous a occasionné.

Je vous sais gré d'avoir fait enquêter au sujet de la disparition de ma sœur aînée, et je vous remercie vivement, ainsi que de l'aimable concours que vous voulez bien apporter à cette mystérieuse affaire.

C'est une surprise de plus pour nous tous d'apprendre qu'il n'y aurait eu aucune maison louée à Gambais à l'un des deux noms que je vous indiquais. Ma sœur, qui y était allée passer trois jours le 15 août 1916,

nous avait montré la photographie de ladite maison, qui, paraît-il, était un peu en dehors de la ville et isolée. Nous avons vu ma sœur pour la dernière fois à Noël 1916, et elle devait partir le lendemain matin pour Gambais, où elle devait emmener ses propres meubles, en attendant de partir avec cet individu pour le Midi, où il voulait monter une usine.

Nous étions aussi unies que possible ; ma sœur adorait ma mère, elle était pour moi une seconde maman, et en raison précisément de l'affection et de l'entente qu'il y avait entre nous, c'est inadmissible que volontairement elle ne veuille plus nous voir et nous écrire.

Quelques jours avant Noël, elle avait retiré de la Banque l'argent qu'elle y avait placé. N'a-t-elle pas été la victime de cet individu, qui ne doit certainement pas être très honnête pour ne pas faire connaître son nom véritable et se dire réfugié de Lille, alors qu'ici après recherches, il n'existe nullement dans les listes des réfugiés ?

L'obstination de M^{me} Pellat finissait par donner un résultat.

Une enquête sommaire était faite. Elle n'aboutissait pas, et le maire se bornait alors à répondre à l'intéressée qu'il ne pouvait pas la renseigner et qu'au surplus il n'avait pas qualité pour faire des visites domiciliaires. Il invitait donc la requérante à vouloir bien s'adresser au procureur de la République.

Les choses en seraient peut-être restées là si, le 12 janvier suivant, une nouvelle lettre émanant d'une autre personne et signalant une autre disparition n'était venue troubler à nouveau la tranquillité du maire de ce joli coin de banlieue.

Cette fois, c'était une dame Lacoste qui exhalait ses inquiétudes au sujet d'une autre disparition.

Monsieur le Maire,

Je vous écris pour vous demander un renseignement.

Vous avez dans votre commune une maison située sur la route de Houdan, à environ 100 mètres de l'église et qu'on appelle maison Tric. Le nom du propriétaire, je l'ai toujours ignoré, mais cette maison a été louée, en 1917, à un monsieur d'environ quarante ans, qui portait une longue barbe brune et qui se donnait comme nom : M. Fremyget. Donc ce monsieur a habité cette maison une bonne partie de l'été 1917, avec une femme d'environ quarante-cinq à cinquante ans, ou plus exactement quarante-sept ans, des yeux bleus et les cheveux châtain clair, taille moyenne.

À la suite de son séjour dans cette maison, qui me paraît bien mystérieuse, cette femme disparut. Elle avait son véritable domicile 114, boulevard Ney, à Paris. Le monsieur en question, qui n'était pas marié avec elle, est venu, au mois d'octobre 1917, vendre tous les meubles de cette femme, en son absence. Le monsieur a disparu, mais on le rencontre avec d'autres femmes, et cette femme qui était avec lui n'a jamais reparu dans sa famille depuis fin août 1917. Je connais la maison et le pays. Je viens vous demander si ma sœur n'a pas été enterrée officiellement dans votre ville.

Si vous avez son acte de décès, au nom de M^{me} veuve Buisson, née Célestine Lavie, née vers 1870 ou 1871, à Guiche (Basses-Pyrénées) ; si vous n'avez pas son acte de décès, voudriez-vous avoir la bonté de faire faire une visite dans la maison en question et dans le jardin et questionner les habitants du pays, s'il n'y a rien de mystérieux ? Mais, hélas, j'ai si peu d'espoir, car il y a trop longtemps que cela s'est passé. Pour pouvoir faire rechercher ma sœur par la Préfecture de police, il me faut d'abord vos renseignements.

Avec l'espoir...

MARIE LACOSTE.

10, rue du Plâtre, à Paris (IV^e).

Le secrétaire de la mairie transmettait le jour même à la gendarmerie de Houdan la lettre de M^{me} Lacoste et y joignait les trois lettres antérieures émanant de M^{me} Pellat.

Une enquête plus sérieuse cette fois était ouverte par le chef de brigade et révélait qu'un individu se faisant appeler Dupont, mais qui semblait bien être l'homme visé par les plaignantes, avait loué à Gambais une maison appartenant à un monsieur Tric. Après y avoir fait d'assez fréquents séjours, il n'y venait plus que très rarement. Le rapport concluait : « Ce personnage paraît louche, on ne sait que penser de son existence. »

Le parquet de Mantes, en possession du rapport de la gendarmerie, chargeait la brigade mobile de la région d'enquêter sur le mystérieux personnage.

Cependant Landru, qui ignorait les dénonciations dont il faisait l'objet, venait passer quarante-huit heures à la villa Tric, où il lui arrivait le second jour une aventure singulière. Une femme venait s'offrir à lui.
Comment cette femme



Des ossements sont découverts dans le jardin de Landru et examinés par les policiers. (Excelsior.)

du monde, désœuvrée et désaxée, à la recherche de sensations nouvelles, l'avait-elle découverte? On l'ignore. Sans doute, avait-elle reçu les confidences de l'une des femmes que l'hercule de l'alcôve avait honorées de ses faveurs. Sans doute avait-elle appris qu'il était capable de prouesses amoureuses extraordinaires et désirait-elle connaître pour son propre compte cet homme dont la sensualité attirait la sienne. Quoi qu'il en soit, elle s'était mise à sa recherche.

Plus heureuse et aussi nanti de moyens d'information plus puissants que les familles de M^{mes} Buisson et Collomb, elle avait découvert la mystérieuse retraite de l'homme de ses rêves.

Sans perdre son temps aux bagatelles de la porte, elle s'était fait conduire à Gambais, en automobile, avait laissé sa voiture devant une auberge du pays et s'était rendue à pied à la villa Tric.

Elle avait sans l'ombre d'une hésitation tiré la sonnette de la grille. Landru lui en avait ouvert lui-même la porte. A la vue de cette femme élégante et parfumée, beaucoup plus désirable que celles qu'il fréquentait d'ordinaire, il avait manifesté quelque surprise, puis s'était enquis de la cause de sa visite.

— Je désirerais vous entretenir en particulier, monsieur, avait répondu la dame inconnue.

— Prenez donc la peine d'entrer, avait répliqué le maître de céans, et il avait introduit la visiteuse dans sa salle à manger.

Il attendait qu'elle parlât. Elle ne se fit point prier.

— Monsieur, dit-elle, je vois à votre attitude que ma visite vous intrigue. J'irai donc droit au but. Vous avez devant vous une femme curieuse, qui désire beaucoup vous connaître.

Le mot « curieuse » avait fait tiquer Landru. Au lieu de faire le joli cœur, il se tint donc sur la réserve, attendant que la dame daignât s'expliquer plus clairement.

Un peu gênée par sa froideur, elle eut un geste de dépit, puis reprit d'un ton volubile :

— Eh bien, oui, je suis curieuse. Ça ne doit pas vous étonner, vous, un homme à femmes?

Cette phrase avait à nouveau fait sauter Landru. Il se demandait où cette gaillarde voulait en venir et se renfrognait davantage.

— Vraiment, monsieur, dit-elle, vous faites mentir votre réputation de galanterie.

Il y eut un silence, puis Landru, craignant un piège, répondit :

— Vous vous moquez de moi, madame, je ne suis qu'un pauvre homme bien simple et dépourvu de toute prétention. Cessez donc de me railler, et dites-moi le véritable motif de votre visite inattendue.

— Pardieu ! fit la dame, vous me la baillez belle. Votre réputation n'est plus à faire, quoi que vous en pensiez. Et puisqu'il faut tout vous dire, je vais vous avouer, avec une franchise qui vous étonnera peut-être, que c'est l'homme à femmes que je suis venue voir.

— Mais, fit Landru, que cette conversation semblait gêner au dernier point, je ne vous comprends pas du tout. Je vous répète que je suis un pauvre homme tout à fait quelconque et indigne de votre attention.

— Ne perdez pas votre temps, monsieur, en protestations inutiles. Je suis extrêmement renseignée.

L'œil de Landru s'alluma tout à coup comme un phare. Cette fois, la dame en avait dit trop ou trop peu ; il commençait à être sérieusement inquiet et à se demander quelle conduite il devait tenir à l'égard d'une personne qui paraissait le connaître si bien.

Il importait avant tout de savoir quels renseignements elle possédait sur lui.

Il répondit donc d'un ton plus aimable :

— Vraiment, madame, vous m'étonnez. Vous



Le commissaire Belin, de la première brigade mobile, qui arrêta Landru. Il était à cette époque inspecteur de la Sûreté générale. (Wide World.)

semblez me connaître, alors que je ne vous connais pas du tout ; ne soyez donc pas surprise si, avant de continuer cette conversation, je vous demande à mon tour qui vous a envoyée près de moi ?

— Personne ne m'a envoyée, dit-elle en riant. Je vous assure que je suis venue de mon plein gré, mais puisque vous voulez savoir la cause déterminante de cette visite, je vous dirai que c'est votre réputation d'amoureux extraordinaire qui vous la vaut. Je suis une femme qui n'a pu résister au désir de vous approcher.

— Très bien, dit Landru, mais comment avez-vous appris mon existence?

— J'ai reçu les confidences d'une femme dont vous avez été l'amant. Elle parlait de vous et de votre tempérament d'amoureux avec un tel enthousiasme, que je me suis juré de connaître à mon tour l'homme capable de susciter une telle admiration chez une femme passionnée.

La gêne de Landru se détendit dans un sourire. Il considéra avec la satisfaction d'un fauve qui se pourlèche les babines la magnifique proie que s'offrait à lui et, pour ne pas trop brusquer les choses, murmura d'un ton modeste :

— Se peut-il vraiment, madame, que vous vous intéressiez à tel point à ma modeste personne?

— C'est certain, dit-elle du ton le plus délibéré du monde. J'ai envie d'être aimée de vous, monsieur Diard.

Ce cynique aveu électrisa soudain l'homme aux innombrables bonnes fortunes.

Il s'inclina d'un air tout à fait Régence et répondit :

— J'aurais vraiment mauvaise grâce, madame, à refuser de vous satisfaire. La maison et son propriétaire sont à vous. Usez-en comme bon vous semblera.

Elle rejeta négligemment son manteau, s'assit dans un fauteuil et dit :

— Eh bien, monsieur Diard, puisque je suis venue vous voir dans votre rôle, je vous autorise à commencer immédiatement à me séduire. Je ne vous oblige pas à me faire une cour respectueuse et distante. Je ne suis pas venue ici par sentimentalité, mais, comme je vous l'ai avoué, par sensualité. Je vois dans vos yeux que vous devez être un amant admirable. Prenez-moi dans vos bras, je vous en prie.

Landru obéit à cette injonction. Quelques instants plus tard, il embrassait passionnément sa nouvelle conquête.

Une heure s'écoula. L'accord des deux êtres était si parfait, que Landru introduisit l'inconnue dans sa chambre à coucher. Une émotion qui, pour ne pas être d'une qualité supérieure, n'en était pas moins ardente emplissait l'âme perverse de la visiteuse. Enfin, elle allait contenter sa curiosité. Elle allait s'enivrer de l'amour extraordinaire dont lui avait parlé sa confidente.

Landru s'éclipsait discrètement pour lui permettre de se déshabiller. Elle se mettait au lit, si impatiente déjà du bonheur qu'elle se promettait, qu'elle trouvait que son amoureux tardait beaucoup à reparaitre. Pour distraire sa febrilité, elle examinait le lit. Les draps de campagne fleuraient la lavande et étaient d'une blancheur rassurante. Soudain, au bord du traversin, la dame aperçut comme une petite tache. Sa main se posa sur l'endroit où elle apparaissait ; elle sentit un corps rond et, l'ayant saisi dans ses doigts, le tira à elle. Une stupeur l'immobilisa. L'objet caché sous le traversin était une fine cordelette disposée en nœud coulant. Un cri d'effroi faillit s'échapper de sa gorge. Ses yeux s'exorbitèrent, elle sauta hors du lit, vêtue seulement d'une chemisette transparente, enfila rapidement ses chaussures, jeta son manteau sur ses épaules et, comme une bête traquée, s'élança hors de l'antre où elle s'était aventurée. Elle atteignait la porte de sortie de la maison, quand Landru, revenu dans la chambre à coucher, s'aperçut de sa fuite et bondit comme un tigre derrière elle.

Déjà elle était dehors et fuyait à toutes jambes. La nuit commençait à tomber. Elle courait de toutes ses forces et lui courait derrière elle. La peur lui donnait des ailes, elle ne se laissait pas rejoindre.

Landru, jugeant la partie perdue, abandonnait la poursuite et rentrait précipitamment chez lui.

Une heure plus tard, il prenait le train pour Paris. M^{me} Z... réintégrait son domicile à l'heure du dîner. Elle était tremblante et ne mangeait point. Le lendemain, elle faisait à un fonctionnaire de la police, qu'elle connaissait particulièrement et auquel elle savait pouvoir se fier, le récit de sa dangereuse aventure. Celui-ci lui demandait vainement de faire une déclaration officielle. La dame s'y refusait, mais l'autorisait, sous la réserve que son nom ne serait pas prononcé, à faire de ses confidences tel usage qu'il jugerait utile.

Cette indication arrivait au moment où l'on enquêtait sur les disparitions de M^{mes} Buisson et Collomb, à la suite des lettres écrites par des gens de leur parenté. Elle était un rais de lumière dans les ténèbres de l'enquête, qui se serait peut-être attardée longtemps à des recherches préliminaires. Elle décidait la justice à procéder immédiatement à l'arrestation de l'occupant de la villa Tric.

(A suivre.)

JEAN FABER.

UN TRAIN EST ATTAQUÉ EN CALIFORNIE

Les attaques de trains sont assez fréquentes aux Etats-Unis. Plusieurs bandes de chenapans sont organisées pour piller les fourgons postaux ou les wagons qui contiennent de grosses sommes destinées aux banques. Malgré les mesures très sévères qui sont prises par les compagnies de chemin de fer et la police, les bandits parviennent tout de même à exercer leur coupable industrie.

Cela est assez compréhensible, car en Amérique les voyages sont de longue durée et les pays traversés par les trains sont souvent des contrées désertes où il est facile de tendre une embuscade, sans que la force armée puisse empêcher la préparation de l'attentat.

Tout dernièrement, un train fut attaqué par cinq bandits. Ces



derniers agirent avec une telle adresse que les voyageurs faillirent ne pas s'en apercevoir. Il est vrai que les hommes n'en voulaient qu'à la sacoche spéciale que transportaient les employés et dans laquelle se trouvait une somme d'environ deux cent mille dollars. Pendant que trois hommes masqués parcourraient les wagons et enfermaient les voyageurs, pour la plupart endormis, dans leurs compartiments, les deux chefs de bande tenaient les conducteurs de la locomotive en respect. Cela se passa aux environs de Berkeley, en Californie.

Voici la reconstitution de la scène de la locomotive. Nous doutons toutefois que, lors de la véritable attaque, l'un des mécaniciens ait eu ce même imperceptible sourire.

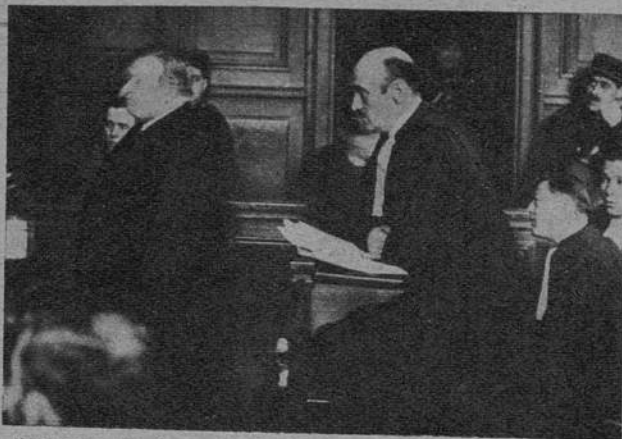
Bloc-Notes de la Semaine



Gandhi, le célèbre agitateur hindou, qui est resté de longues semaines en prison, a recommencé s'ilôt en liberté sa campagne. Le voici se rendant chez le vice-roi des Indes. (W. W.)



La sœur Omer, supérieure de la prison des femmes de Metz, (cinquante-trois ans de service) a reçu la Légion d'honneur. (E. G.)



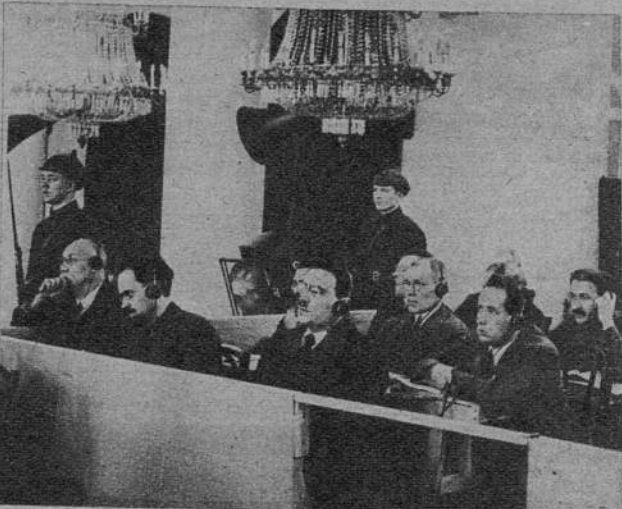
Plusieurs témoins convoqués devant la Commission d'enquête parlementaire ont refusé de prêter serment. De ce nombre fut M. Paradis (à gauche) qui a été déjéré aussitôt devant la XII^e Chambre correctionnelle. A droite: M^e Chéry, son défenseur. (K.)



M^{lle} Witte est une sympathique commerçante de Stralrummelsburg, près de Berlin, qui a tenu tête courageusement avec son revolver à un jeune vaurien de dix-neuf ans, venu pour la voler, et l'a fait arrêter. M^{lle} Witte photographiée dans sa boutique. (W. W.)



Ernestine Breton qui a grièvement blessé la semaine dernière, à Paris, un ami de son mari qui avait tenté de la violer. (R.)



C'est à Moscou qu'a eu lieu le grand procès intenté au parti menchevik. Les débats ont pour théâtre une salle de la Maison des syndicats ouvriers. Voici le banc des accusés. Ceux-ci ont des écouteurs qui leur permettent de mieux entendre les paroles des juges et témoins prononcées devant le microphone, car le procès a été radio-diffusé. (T.)



Au cours d'un meeting communiste à Boston, le principal orateur, étant monté dans un arbre pour mieux haranguer les manifestants, fut « descendu » par les policiers. (W. W.)



Le Dr Friedrich Wolf, à qui ses théories audacieuses sur l'avortement ont valu des poursuites, a fait à Berlin une conférence sensationnelle sur ses opinions. (W. W.)



Al Capone (au milieu) bandit de Chicago, comparissant spontanément devant un tribunal, a été condamné à six mois de prison. Les fera-t-il? (A. N.)



Herbert Troul, le meilleur ami de la suicidée Benita Bischoff, fille de Vivian Gordon, à qui la morte a laissé un legs. (L. N.)

Miss Europe a assigné un photographe qui s'est servi de son portrait pour la publicité. A gauche: M^e Tricard-Graveron, son avocat. (K.)



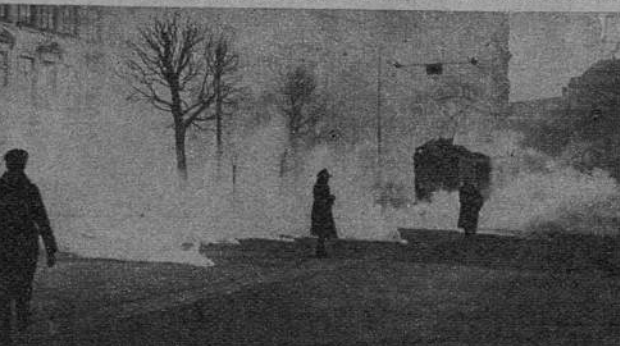
L'affaire Galmot se poursuit devant les assises de Nantes. Les inculpés sont au nombre de 14. Le président Lemonnier et ses assesseurs. (K.)



Le centenaire de la Légion étrangère nient d'être célébré. Que de drames cache la vie de la plupart des légionnaires. La T. S. F. dans une chambre de la légion. (W. W.)



Roger Allard, ancien garçon boucher, condamné à cinq ans de prison pour cambriolage par le jury de la Seine. Il avait volé 1 051 000 francs. (R.)



La photographie ci-dessus nous montre la violence des manifestations anti-communistes qui ont eu lieu à Varsovie. La police s'efforce de disperser les manifestants à l'aide de gaz lacrymogènes. (W. W.)



Helen Harrod, de Detroit, condamnée à 15 ans de prison pour vente d'alcool. (W. W.)



A Tirana, capitale de l'Albanie, ont eu lieu le 7 mars les imposantes funérailles du major Toppallaj, tué à Vienne pendant l'attentat contre le roi d'Albanie. Une foule nombreuse assistait aux obsèques. (R.)

Nous avons vu rapidement ce que tout le monde peut voir au casino de Monte-Carlo, c'est-à-dire, d'une part les joueurs, de l'autre les employés officiels de la direction. Mais il y a autour de tout cela les maillons invisibles des filets que l'on a tendus autour de la maison, pour la défendre contre les escrocs de haut vol

par celle réservée à la sortie, ou vice-versa. On vous obligera à faire demi-tour, afin que vous passiez ainsi que l'administration l'a décidé. Ceci, en raison de ce que les préposés à ces portes doivent, les uns voir tous ceux qui entrent, les autres tous les clients qui sortent.

Tous ces employés dont vous venez d'utiliser les différents services sont ce que l'on nomme des *physionomistes* ;

même bien moins de femmes escrocs ou indésirables que d'hommes.

C'est dans ces conditions que vous serez reçu si vous sollicitez une carte à la journée. Mais, si vous la demandez pour un mois ou la durée de la saison, on vous annoncera qu'il faut quatre ou cinq jours pour vous l'établir, de façon que la police puisse faire toutes vérifications utiles sur vous. C'est à ce moment qu'entreront en jeu les services de police extérieure.

Si vous êtes domicilié dans la principauté même, l'hôtel ou la maison meublée où vous êtes descendu, étant l'auxiliaire inévitable du casino, dira immédiatement tout ce qu'il sait de vous. Si vous êtes installé, pour passer un mois ou la saison (temps pour lequel vous sollicitez une carte d'entrée permanente), dans le voisinage de la principauté, on se renseignera en apportant plus de formes à cette enquête, mais on se renseignera quand même.

contrôle de la police intérieure. Elle se compose apparemment des joueurs, vos voisins, de visiteurs occasionnels ou autres, de « décaqués », bref d'un certain nombre d'hommes et de femmes que rien ne permet de distinguer des autres. Une fois repéré, on s'occupera de vous, afin de savoir ce que vous cherchez à faire en venant ici.

Venez-vous vous amuser simplement à perdre quelques billets de banque tous les jours, comme d'autres vont au théâtre ou au dancing? On ne s'occupera plus de vous, tant que vous garderez cette attitude, car vous n'aurez rien à faire avec la police.

Venez-vous expérimenter un système? Ces messieurs s'occuperont de savoir comment vous vous comportez en face de la roulette, si votre système tient bon ou s'il craque. En ces deux cas, on vous examinera avec un vif intérêt.

Si vous êtes heureux sans que l'on puisse avoir l'espoir de vous voir changer de tactique, on vous expulsera. Sinon, on vous prendra en filature, pour savoir ce que vous ferez devant l'ancanissement de vos espoirs? Ou bien vous partirez tout simplement, auquel cas vous ferez plaisir à tout le monde : vous demanderez le viatique (argent nécessaire pour rentrer chez vous), ou bien vous tenterez de vous suicider. Dans l'une ou l'autre de ces hypothèses, deux agents se démasquant alors se chargeront de votre encombrante personne.

Venez-vous jouer immédiatement des sommes très importantes? Ceux dont le métier est de s'intéresser à vous se diront : « Tiens, tiens ! d'où ce monsieur tire-t-il tout cet argent ? » Si vous jouez ainsi parce que votre situation de fortune vous y autorise, vous devez forcément avoir vos fonds, soit déposés dans une banque, soit en une lettre de crédit, qui vous permet de toucher de l'argent au fur et à mesure de vos besoins.

Personne n'a l'habitude de partir en voyage en emportant des centaines de mille francs sur soi. On fera immédiatement rechercher à quelle banque vos fonds sont déposés. Là, avec la complicité bien facile d'un employé quelconque, on connaîtra le montant de votre compte, l'importance de votre crédit, et on vérifiera par la même occasion les renseignements d'identité donnés à la banque d'une part, et au casino de l'autre. On s'intéressera alors à vous comme il se doit à un client fort riche, et on attendra la suite des événements.

Mais, si le monsieur qui joue assez gros jeu n'a ni compte en banque, ni lettre de crédit, c'est autre chose, car il commence à devenir suspect. On le filera pour connaître ses habitudes, et surtout on regardera avec extrêmement d'attention le « Bulletin de recherches criminelles » pour voir si, par hasard, il n'y a pas eu récemment un caissier infidèle, un banquier véreux ou un notaire



Une vue d'ensemble de Monte-Carlo. (Wide World.)

et les aventuriers de toutes sortes, tentés par son opulence. On comprend que, de par sa situation sur la Côte d'Azur, où tout ce qui a de noirs desseins vient s'établir, où le boyard insolent peut aussi bien être un aigrefin qu'un aristocrate authentique, où des masses de gens ne font que passer, sans que l'on sache d'où ils viennent ni où ils se rendent, il faut, au casino, une importante police secrète pour dépister vivement les uns et s'assurer de l'identité des autres.

Il faut donc veiller, et l'on veille, je vous l'assure. En outre, il faut surveiller les joueurs, aller chercher au loin les clients possibles, dont on a organisé un savant racolage, expulser élégamment ceux qui, comme moi, sont des « indésirables » corrects, et se charger des épaves.

Tout ceci est du ressort de la police ; elle y a réussi jusqu'à ce jour, elle ne s'est presque jamais montrée inférieure à la tâche qui lui incombait.

Lorsque vous pénétrez au Casino, vous êtes introduit dans une antichambre où un employé vous demande vos papiers. Ils sont examinés avec une minutie toute particulière, et si on les juge insuffisants ou douteux on vous refuse l'entrée tout simplement. Si, au contraire, ils sont convenables ou paraissent ainsi, après que l'employé, en vous interrogeant, a repéré votre voix, l'accent que vous pouvez avoir et votre physionomie, il remplit une fiche, qu'il vous demande de signer, en mentionnant votre adresse sur la Côte d'Azur.

Puis il vous envoie à un de ses collègues, qui occupe une sorte de petite guérite où vous payez le montant de votre entrée. Vous avez fait des choses très simples en apparence, et cependant vous venez de subir un examen presque complet.

On a repéré votre voix, votre identité, votre accent, votre tête. La maison a en mains un spécimen, même camouflé, de votre écriture, puisqu'elle a votre signature. Elle connaît votre taille à deux centimètres près, car, en vous approchant du guichet, vous vous êtes placé, sans vous en douter, devant une toise discrète.

De là, vous passez dans l'atrium, en présentant la carte que l'on vient de vous remettre à deux laquais, qui manœuvrent pour vous la porte de communication. Vous arrivez au vestiaire, où vous avez presque toujours quelque chose à déposer, puisque l'on n'est admis au casino que sans chapeau, manteau, ni paquets. On vous a très obligeamment aidé à vous débarrasser de ces différents objets, puis devant deux nouveaux laquais vous pénétrez enfin dans les salons. Il y a deux portes : une pour l'entrée, l'autre pour la sortie. Essayez, pour vous distraire, d'entrer

Voir *Police-Magazine* nos 13, 14, 15 et 16.

LES MYSTÈRES DE MONTE-CARLO

c'est-à-dire des gens dont la seule qualité est de se souvenir à la fois et de la tête et du nom des gens qui passent devant eux. Vous penserez que du fait qu'il en défile des milliers ce doit être très difficile, c'est certain ; mais le système doit quand même donner des résultats, puisque l'administration y tient particulièrement. A partir de ce moment, faites le compte : vous avez été examiné par huit paires d'yeux qui ont de la mémoire.

Si l'on a une raison toute particulière de s'intéresser à vous, on vérifiera au vestiaire, à l'intérieur de vos poches de par-dessus, l'étiquette de votre tailleur, qui, si vous êtes habillé sur mesure, porte presque toujours votre nom, ou les initiales du cuir de votre chapeau. Ces indications doivent concorder avec l'identité que vous avez donnée. Pour les femmes, évidemment, ces moyens de contrôle ne sauraient exister, mais il y a quand



Une des plus belles avenues de Monte-Carlo. (Wide World.)

Celui qui sera chargé de se documenter sur vous saura comment il faut s'y prendre, où il faut frapper, qui il convient de payer.

Une fois que vous aurez donné tous les apaisements désirables à la direction, vous pourrez aller et venir à votre guise dans les salons, sans toutefois échapper au

malhonnête qui sont recherchés. Ces gens-là ont, en effet, l'habitude de porter sur eux, ou bien dissimulés dans leurs bagages, le montant de leurs détournements, qu'ils préfèrent ne pas confier à une banque. C'est précisément le cas du joueur qui nous occupe.

Il serait véritablement très curieux

qu'on ne l'identifie pas avec un des fuyitifs dont le bulletin donne le cliché. Lorsque l'on est bien fixé sur sa double personnalité, croyez-vous que le lendemain, lorsqu'il se présentera à la table, on lui mettra la main au collet ? Ce serait de l'argent perdu, ce serait donc maladroit. A partir de ce moment, deux hommes s'attacheront à ses pas ; le suivant comme des ombres jusqu'à ce que, le râteau inexorable du croupier ayant fait son œuvre, il ne reste rien de l'argent détourné.

Alors un homme lui tapera sur l'épaule.

— Un tel (ici son véritable nom), suivez-nous.

Encadré par deux inspecteurs, on le remettra entre les mains de la police officielle monégasque, à moins qu'il n'ait eu le temps de se suicider, d'un geste brusque et inattendu.

Le lendemain, vous lirez, et encore pas toujours (loi du silence) :

On arrête à Monte-Carlo un caissier infidèle, qui avait tout perdu au jeu.

Mais ce que vous ne lirez probablement jamais, c'est :

On arrête à Monte-Carlo un banquier véreux au moment où il allait tout perdre au casino.

Quant à l'escroc qui vient pour voler la maison ou tenter un coup de force quelconque, c'est ce même système de surveillance qui tentera de le démasquer sans y réussir toutes les fois, comme il se doit.

Ajoutez à tout ceci que les fiches que vous avez remplies à l'entrée pour solliciter votre carte d'admission sont classées par un service spécial, et que celles provenant de gens dont l'administration a eu particulièrement à s'occuper par la suite sont l'objet d'un traitement de faveur. Elle contiennent, avec le rapport de police, l'embryon d'un dossier qui peut devenir très volumineux. L'examen de ces dossiers doit retenir fréquemment l'attention des préposés à la police préventive, et ils doivent s'y référer chaque fois qu'un suspect ou semblant tel vient d'arriver.

Ce que craint le plus le casino, c'est la venue offensive des vieux chevaux de retour, qui, par une ruse quelconque, trouvent le moyen de forcer l'interdit qui les frappe.

A côté de celle-ci fonctionne une autre police qui agit de manière complètement indépendante et dont les membres s'ignorent les uns les autres. Dans cette branche, il y a une quantité d'agents qui, pour être occasionnels, n'en sont pas moins des auxiliaires précieux. Il y a d'abord les agents provocateurs, hommes ou femmes, dont j'ai montré le rôle et dévoilé les méthodes.

Mais ce qu'il y a surtout, ce sont les racoleurs et les racoleuses, dont le but essentiel est d'amener dans les salons de gros clients. N'entre pas dans cette section spéciale qui veut, car on comprend qu'il faille de grandes qualités pour y remplir utilement le rôle que l'on attend de vous. Ce sont généralement des gens décaqués, titrés ou décorés, si possible, qui n'ont plus que ce triste moyen de continuer une existence apparemment brillante. Ils possèdent le vernis, les habitudes et l'allure qu'il faut pour fréquenter, sans choquer, en y faisant, au contraire, belle



Une scène de Folies de femmes, le film célèbre d'Eric von Stroheim, où l'on voyait une reconstitution assez exacte de Monte-Carlo.

figure, les palaces de la Côte d'Azur et les boîtes de nuit.

Il faut savoir s'y créer des relations et discuter très habilement de jeu, pour convaincre l'ami de rencontre. Ces agents joueront ensuite avec l'argent que la maison leur fournira pour achever leurs victimes, puis ils disparaîtront, l'abandonnant à son triste sort ; leur mission sera terminée.

Pour les racoleuses, le travail est beaucoup plus simple. Descendues en de grands hôtels, seules, extrêmement élégantes, se présentant comme des femmes s'ennuyant ferme, elles ne tardent pas, en très peu de jours, à rencontrer le compagnon qui « ne demande qu'à leur être agréable ». Il est enchanté de son aubaine, car la dame est charmante autant que désintéressée ; quelques promenades en auto, puis, un beau jour, comme par hasard, une excursion les amène à Monte-Carlo. Le reste se devine.

Cette propagande coûte très cher à la maison, mais comme elle rapporte plus encore commercialement, tout est bien. La direction n'a évidemment aucun contrôle sur les notes de frais présentées par ses auxiliaires et les frais réels qu'ils ont dû faire. Mais comme chacun a son dossier, on sait exactement ce que tel agent a coûté et ce qu'il a rapporté, puisqu'il a annoncé le client qu'il amenait et que l'on connaît à peu près le chiffre de ses pertes.

Ce sont ces dossiers qui permettent de faire une distinction entre les agents, savoir ceux qu'il faut garder et ceux que l'on doit remercier.

Mais de toutes les manières, ce ne sont pas des postes que les titulaires gardent longtemps car là, plus que partout ailleurs, il faut des cadres convenables et souvent renouvelés, pour éviter les inconvénients qui en résulteraient si ces agents venaient à se « brûler ».

L'activité de ces auxiliaires ne se borne pas aux palaces de grande classe, il y a

aussi le menu fretin d'agents plus modestes dont le champ opératoire s'exerce ailleurs. Il y en a dans les hôtels moyens, et jusque dans les trains, où des voyageurs aimables vous vanteront le charme certain de la principauté, et vous assureront que « gagner à la roulette est un jeu d'enfant ». A les entendre, elles ont vu des choses extraordinaires, des gains fantastiques. Ecoutez-les plus ou moins distraitemment, mais écoutez-les tout de même, il en restera toujours quelque chose. C'est le seul but que l'on cherche à atteindre.

L'administration n'aime pas beaucoup les jeunes femmes qui, faisant métier de galanterie, d'une manière plus ou moins déguisée, même à un échelon élevé de cette corporation, ont la prétention de venir l'exercer dans les salons. On ne vient pas pour y faire autre chose que jouer, et celle qui vient troubler ces dispositions est considérée comme une gêneuse. C'est dire à quel point ces femmes sont difficilement tolérées, car ce qu'elles désirent trouver, c'est un joueur heureux qui, ayant gagné une grosse somme, est prêt à toutes les libéralités et consentira à quitter la table pour les suivre.

Seulement, ce départ est précisément opposé aux vues de la maison, qui ne tolère ce manège que si la dame en question accepte de rendre quelques petits services. Relater les choses qu'elle peut voir, et en particulier ce sont ces femmes, inconnues du reste du personnel, qu'elle charge du soin de surveiller les agissements délictueux des croupiers, surtout les combinaisons possibles avec un compère joueur.

Enfin, un des derniers devoirs de la police du casino est de rattraper, si l'occasion se présente, le joueur qui part avec la forte somme et dont on ne saurait entrevoir un retour prochain. Pour cela, dès que le fait se produit, cette police étant alertée, on prépare immédiatement sous les pas de l'heureux gagnant une quantité de pièges plus ou moins adroits pour

l'inciter à revenir. Il fera la connaissance dans le hall de son hôtel d'une femme, ou bien ce sera au restaurant, ou encore, dernière ressource de la direction, dans le compartiment du train qui l'emmène. Après avoir gagné ainsi qu'il vient de le faire, une occasion de s'amuser ne se refuse pas, et la partenaire, poursuivant inlassablement le but que lui ont fixé ses chefs, ramènera le fugitif autour du tapis vert. Elle retirera de la réussite de ses efforts une très bonne note dans son dossier et une forte ristourne sur la somme que, grâce à elle, on aura pu récupérer.

C'est ainsi donc qu'est organisée la défense morale, si l'on peut dire, du casino contre tous ceux qui veulent tenter plus ou moins adroitement de lui soustraire une partie de cette fortune qui est l'objet de la convoitise des joueurs du monde entier. J'ai expliqué la chose dans ses grandes lignes. Il y a une foule de détails dans lesquels je ne puis entrer, ils seraient trop longs à exposer, et aussi, je le confesse humblement, il y a quantité de choses que j'ignore. On ne m'a pas procuré le plaisir de pénétrer dans les archives secrètes de la maison, qui doivent être bien intéressantes à connaître, et où mon dossier personnel, après ce que je publie, doit être devenu

assez volumineux.

Quant à ceux qui tenteraient un coup de force quelconque, on leur oppose non pas la ruse, mais la force tout court. Autour du casino patrouille sans arrêt une nombreuse troupe composée de pompiers, de gardes et de surveillants de parcs. Impossible au perceur de murailles d'espérer trouver un moment d'inattention pour commencer un travail quelconque, c'est inutile. La nuit, dans les salles du casino, il y a les équipes de nettoyage et le service technique, qui procède à la vérification du niveau de toutes les roulettes. Puis chaque nuit, ce service vérifie le pivot et les dimensions au dixième de millimètre de toutes les cases d'un certain nombre de roulettes. Pas un moment, le matériel ne se trouve seul, pas un moment, on ne peut tenter un coup de main ou un truquage quelconque.

Jadis le casino achetait ses roulettes chez un fabricant parisien. Depuis deux ans, il les fabrique lui-même. Il a monté un atelier complet, d'où il ne doit pas sortir plus de deux roulettes par an au maximum. Mais il est sûr de son matériel et il peut maintenant le vérifier, le calibrer, le réparer ou le remplacer tout à son aise, puisqu'il est outillé en conséquence. Voici donc brièvement les méthodes que le casino oppose à ses ennemis. Ce réseau de surveillance comprenant des recoupements ; les renseignements fournis par les uns, confirmant ceux fournis par les autres, des services parallèles, et qui parfois s'ignorent, sont comme autant de filets que l'on aurait disposés les uns au-dessus des autres, pour empêcher de passer qui que ce soit au travers.

En dépit de tout, il y a des gens assez forts, assez malins, pour réussir à tromper cette formidable organisation. Le casino de Monte-Carlo a été honoré de la visite des plus célèbres et des plus inventifs escrocs du monde. Laissez-moi vous en présenter quelques-uns.

(A suivre.)

BERKEL.

UNE ÉCOLE DE CONSULTATION CRIMINELLE A BERLIN

Déjà au temps de la cour des Miracles, les malfaiteurs faisaient des cours pour montrer aux futurs voleurs à la tire comment on devait s'y prendre quand on voulait soulager un honnête citoyen de sa bourse.

Depuis, ces écoles se sont perfectionnées.

Or, partant de ce principe qu'un homme averti en vaut deux, on s'étonna un jour du désavantage subi par l'honnête homme du fait de l'existence de telles écoles.

Et l'on décida d'instruire également les candidats volés pour les protéger des voleurs et de leurs élèves.

La première école de consultation criminelle vient de s'ouvrir à Berlin. Les Allemands estiment que les honnêtes gens ont le devoir de s'instruire des méthodes dont se servent les malfaiteurs. On a longtemps prétendu que la publicité donnée à ces méthodes était immorale et encourageait le vice. Or, il est aujourd'hui prouvé que les malfaiteurs n'ont pas besoin de recevoir des leçons et qu'ils se chargent bien de s'instruire tout seuls, alors que leurs victimes se trouvent toujours désarmées.

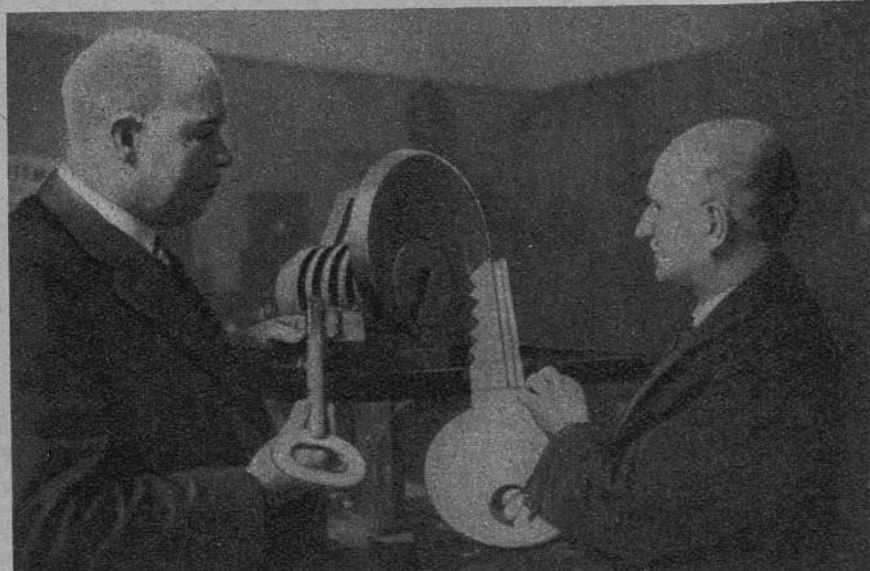
Sur la photo que nous donnons ici, on voit un fonctionnaire de la police berlinoise

faisant la démonstration d'une serrure de sûreté.

Mais comme il faut également partir de ce principe que le candidat volé est un naïf, on a agrandi très sérieusement la serrure en question, afin que l'initié comprenne bien.

Tous les Berlinoises qui veulent connaître en détail le fonctionnement des dites serrures n'ont qu'à se faire inscrire au début de chaque semaine.

Il est inutile d'ajouter, n'est-ce pas ? que ce matériel coûteux a été fourni par le fabricant des serrures en question.



POUR SAVOIR CE QU'IL Y A DANS LE VENTRE

Les prisonniers américains, notamment ceux condamnés à perpétuité, ont une chance de recouvrer la liberté en se prêtant à diverses expériences médicales. Il va sans dire que lorsque les dites expériences sont dangereuses au point de risquer une vie humaine, elles sont réservées aux condamnés à mort, qui jouent ainsi leur dernière carte.

Quant aux autres, ils raccourcissent le temps à accomplir ; ainsi, dernièrement, le dénommé Vollere, de Sing-Sing, condamné à vie pour meurtre, a bien voulu avaler, à deux reprises différentes, un... appareil photographique pour permettre aux docteurs de voir — sans doute ! — ce qu'il avait dans le ventre !... Voilà qui serait précieux aux magistrats interrogeant des inculpés rebelles à l'aveu !...

Il faut dire que Vollere est atteint d'un ulcère à l'estomac et que l'ingestion de l'appareil est fort douloureuse. Cependant il s'y est prêté d'abord dans l'espoir d'une guérison plus prompte, puis afin de bénéficier de la clémence de ses gardiens.

L'appareil, d'origine viennoise, se compose d'un tube de 35 centimètres et d'un minuscule agencement pouvant tenir dans la poche stomacale, d'une force éclairante de six mille bougies.

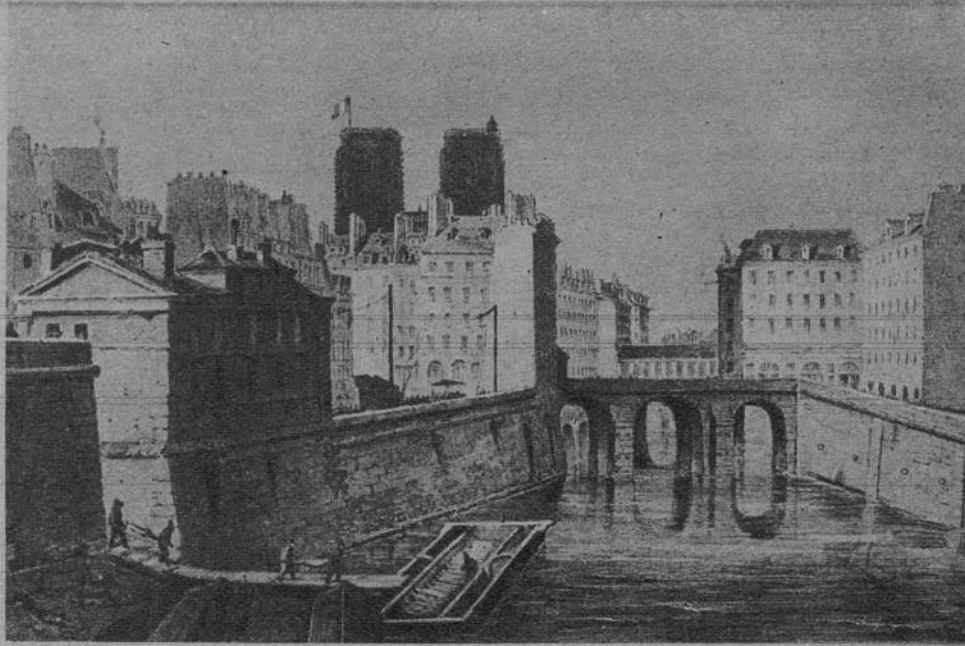
Les docteurs se sont montrés enchantés du résultat, qui leur a fait faire plus de progrès que des années de recherches.

L'INSTITUT médico-légal est le nouveau nom de la morgue. qui l'ignore? Mais il n'y a pas que le nom qui ait changé, c'est tout l'organisme qui a subi une évolution fort intéressante, et, grâce au remaniement effectué dans les services et aux nouveaux procédés scientifiques modernes, on peut dire qu'entre l'ancien et le nouvel établissement, il y a la différence existant entre un taudis et un beau pavillon.

La conception de l'Institut médico-légal est telle que rien de macabre, tout au moins apparemment, ne s'y révèle. Aucune exposition publique de cadavres n'y choque le regard comme autrefois. La mort y est traitée avec une décence qu'on ignorait jadis. L'aspect général du bâtiment et des locaux n'a rien de sinistre. On croirait se trouver dans une clinique, dans un laboratoire.

Les morgues parisiennes.

Avant de parler de l'installation actuelle, il ne paraît pas inutile de jeter un coup d'œil sur le passé, car les morgues ont une histoire mouvementée et pittoresque. Le docteur V. Balthazard, doyen de la Faculté de médecine, pro-



En 1810, les morts ne pouvaient rester longtemps exposés. Les cadavres non reconnus étaient enterrés soit au Champ de Mars, soit près du pont de Grenelle. Cette gravure ancienne nous montre le transport des corps par bateau.



L'arrivée d'un corps à l'Institut médico-légal (Wide World.)

fesseur de médecine légale à la Faculté de Paris, est médecin inspecteur de l'Institut médico-légal, où il donne des cours que suivent de nombreux étudiants français et étrangers attirés par la haute valeur de son enseignement.

Cet éminent savant, qui a étudié l'histoire des morgues parisiennes, nous en a précisé les points les plus intéressants : — A Paris, ville traversée par une rivière, on a dû se préoccuper à toute époque de la reconnaissance des noyés, et aussi des corps trouvés sur la voie publique à la suite d'attaques nocturnes. Des dépôts mortuaires existaient en divers endroits ; sans compter celui du Petit Châtelet, on en avait installé un à Chaillot, un autre au Temple. Le plus important, celui du Petit Châtelet, existait déjà au xiv^e siècle ; après une exposition de vingt-quatre à quarante-huit heures, limitée souvent par la décomposition, les corps étaient enterrés au cimetière des Innocents, par les soins de la communauté des sœurs de Sainte-Catherine ; nous ne commençons à être renseignés d'une façon exacte sur la morgue qu'à partir du xvii^e siècle, et nous savons qu'elle était alors située au Petit Châtelet, dans l'une des caves de la prison ; le public examinait les cadavres par un soupirail ouvert sur la cour.

Le terme de morgue vient de *morguer*, c'est-à-dire regarder fixement et avec orgueil. Dans chaque prison existait autrefois un cachot dénommé morgue, où les geôliers plaçaient les nouveaux détenus. Tous les gens de police pouvaient les regarder, prendre leur signalement, et les reconnaître ainsi plus tard en cas de récidive. La cave où l'on exposait les cadavres était voisine de la prison. Le même geôlier tenait les deux registres d'écrou pour les vivants et pour les morts.

Au cours du xix^e siècle, des progrès ont été réalisés dans l'installation de la morgue. La morgue du Petit Châtelet fut fermée le 17 août 1804 et remplacée par un vieux bâtiment à deux étages du quai du Marché-Neuf, provenant des anciennes boucheries construites en 1568. Le quai du Marché-Neuf longeait l'actuelle Pré-

fecture de police.

« Le premier étage de la morgue servait de logement au greffier, au garçon « morgueur » et à leurs familles. Il arriva, vers 1825, que les familles comportaient plusieurs jeunes filles qui se plurent à orner de fleurs les fenêtres du lugubre établissement et installèrent même un piano juste au-dessus de la salle d'autopsie ! En 1836, ce scandale cessa. Les habitations furent supprimées.

« En 1840, le cadavre d'un jeune enfant fut trouvé dans un fossé de la commune de la Villette, près de la rue de Flandre actuelle. L'enfant avait été égorgé. Le corps fut exposé plusieurs jours et ne fut pas reconnu. On chargea alors Gannal, qui prétendait avoir trouvé un procédé de conservation des corps par l'injection de sels alumineux, d'appliquer son système sur la jeune victime. La conservation ne fut pas parfaite, mais l'exposition put être poursuivie durant six semaines, jusqu'au moment où un fou mystique du nom d'Elicabide fut arrêté à Bordeaux, comme il venait d'assassiner la mère et la sœur du jeune Joseph Anizat, nom de l'enfant égorgé.

« En 1864, la morgue fut reconstruite à la pointe de l'île de la Cité. Elle ne devait pas là non plus réaliser l'institution parfaite. Elle inspirait toujours à la popula-

tion un lugubre sentiment d'horreur. En 1878, sur l'initiative de Brouardel, les premiers appareils

de chirurgie et la médecine sont enseignées aux jeunes Esculapes par des maîtres, tels que le professeur V. Balthazard, les docteurs Paul, Dervieux, Piédelièvre et M. Kohn-Abrest, directeur du Laboratoire de toxicologie.

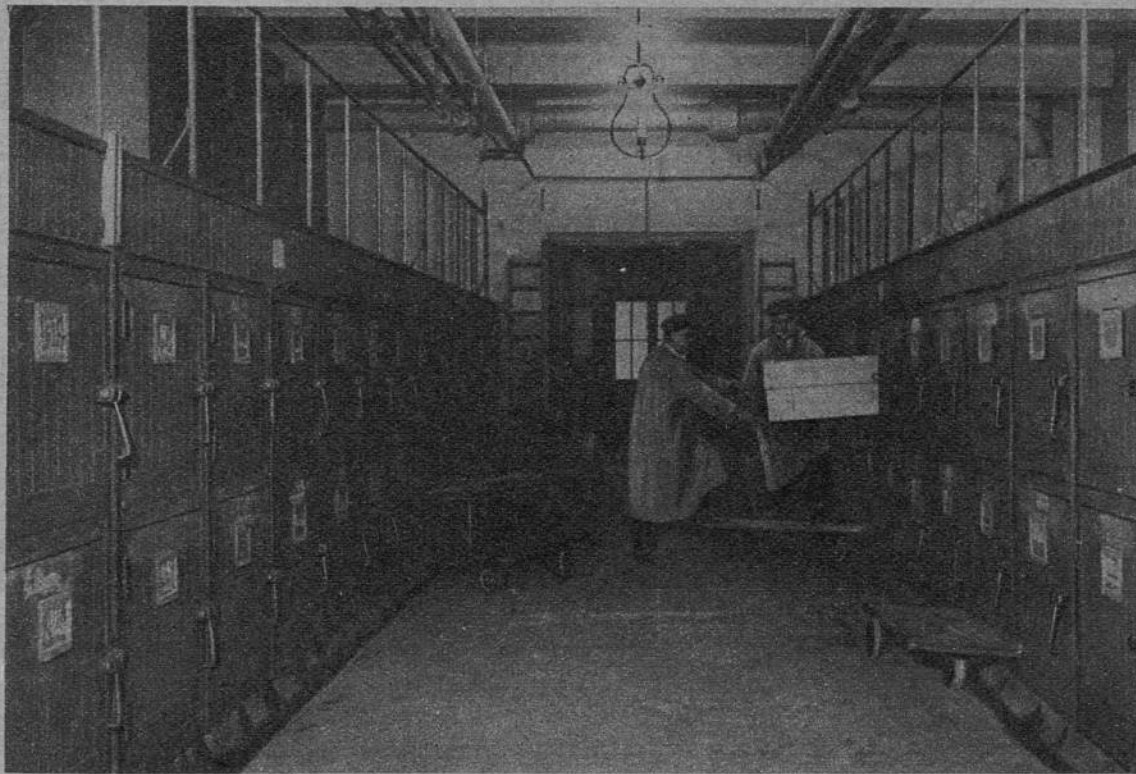
L'Institut médico-légal marque, d'autre part, un progrès social. Les corps y sont traités avec décence, et le sentiment d'opprobre que le public attachait, non sans motifs, à la morgue a disparu. Le personnel admi-

stratif... Les garçons... corps dis... médecins... propres, bi... du genre... Mais la... juxtaposer... distincts,

Le bureau du greffe à l'Institut médico-légal



COMMENT FO L'INST MÉDICO.



A gauche : Le frigorifique où sont conservés les cadavres (Wide World.)

A droite : Une autopsie à l'Institut médico-légal. Les aides s'apprennent à sortir le cadavre du cercueil. (Wide World.)



frigorifiques furent aménagés. On doit également à ce grand savant l'installation, à la morgue, d'un petit amphithéâtre où il inaugura ses cours pratiques de médecine légale.

« C'est seulement en 1906 qu'un arrêté du préfet de la Seine supprima l'exposition publique des corps, qui avait été, à maintes reprises, la cause de scènes scandaleuses. Cette mesure n'a d'ailleurs aucunement nui aux reconnaissances. Les statistiques le prouvent.

La construction sur le quai de la Rapée de l'Institut médico-légal qui devait enfin remplacer la morgue fut commencée en 1912, la guerre interrompit les travaux. Ils furent repris en 1920, et grâce au professeur V. Balthazard, d'importantes modifications furent apportées au plan primitif, elles permirent de réaliser un édifice parfait, répondant exactement à son but.

En effet, l'Institut médico-légal n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, un organisme de la Préfecture de police, c'est aussi une section de médecine avec son amphithéâtre, ses laboratoires, ses salles d'autopsie où la chi-

Administratif travaille dans des locaux spacieux et aérés. Les garçons de service occupés à la manipulation des corps disposent de douches et de salles de bains. Les médecins légistes trouvent des salles d'autopsie claires propres, bien aménagées. Ses laboratoires sont des modèles du genre.

Mais les points les plus délicats consistent à juxtaposer dans les mêmes bâtiments trois services distincts, sans créer entre eux aucune confusion ou su-

...t médico-légal. (Wide World.)



La salle de reconnaissance telle qu'elle était il y a cent ans. (D'après une gravure ancienne.)

technique englobant les cases pour la conservation des corps par le froid, la machine frigorifique, les salles d'autopsie, le service d'enseignement, le musée bibliothèque, etc. On est parvenu, non sans peine, à aménager les lieux de telle sorte que le public n'a aucun contact, soit avec le service technique,

soin de vider toutes ses poches de leur contenu pour garder dans la mort l'anonymat. Mais, sur la patte de son pantalon, figurait l'adresse du tailleur, M. X..., à Bruxelles. Le commissaire central de cette ville fut prévenu. Il put fournir, par retour du courrier, les éléments nécessaires à l'identification. Le malheureux, qui était Belge, s'était détruit à la suite de pertes au jeu.

Si toutes les investigations sont restées vaines, le service anthropométrique est prévenu, une photographie du cadavre est prise ; on le mesure et on relève les empreintes digitales. Les dossiers de l'identité judiciaire livreront peut-être le secret de l'inconnu.

Si le cadavre garde son tragique incognito, la fosse commune de Thiais, aux environs de Paris, le recevra, une fois que le Parquet qui rassemble toutes les procédures de ce genre aura donné le permis d'inhumer.

Si la victime a été assassinée, les formalités ne sont pas les mêmes. Le corps est laissé dans le même état que lorsqu'il a été ramassé, sur le lieu du crime. Le médecin légiste est le premier à examiner le cadavre. La Police judiciaire établit la procédure. L'Institut médico-



Dans la salle de reconnaissance : on vient de refermer le cercueil d'un cadavre reconnu. (Wide World.)

FONCTIONNEMENT L'INSTITUT MÉDICO-LÉGAL

gauche :
...ifique où sont
...es cadavres.
...e World.)

droite :
...opsie à l'Ins-
...dico-légal. Les
...prérent à sor-
...dave du cer-
...Wide World.)



accidents de la circulation fournissent la moitié du contingent macabre. Le suicide, le crime, l'accident du travail, complètent le total.

Les pérégrinations dernières d'un corps que nous allons suivre donneront aux lecteurs une idée exacte de l'organisation de l'Institut médico-légal.

Un noyé repêché en Seine, au pont de Charenton, par des marini-

légal conserve le corps jusqu'à l'ordre d'inhumer.

La reconnaissance des cadavres par la famille est toujours une scène pénible et navrante, parfois très dramatique. Un local spécial a été aménagé pour cette formalité.

La pièce en question est séparée par une cloison vitrée. Le corps, monté de la salle des cases frigorifiques par l'ascenseur, est amené, dans une bière, tout contre la glace. De l'autre côté se trouvent les parents. Que de cris déchirants, que de crises de larmes, dans cette salle dallée aux baies qui répandent largement la lumière !

Les vêtements des hôtes identifiés ou non de l'Institut médico-légal sont désinfectés, pliés, étiquetés et conservés dans un vaste vestiaire aux cases multiples jusqu'à ce qu'ils soient réclamés par la famille. Tristes dépouilles ! Garde-robe hétéroclite !

M. Prétet, greffier, est le chef administratif du personnel de l'Institut médico-légal. C'est à son bureau que sont enregistrées et centralisées les nombreuses demandes concernant les disparitions. Il est assisté de M. Jirand, commis greffier, et de MM. Pi- querez, Crochet et Guéranger, inspecteurs.

Anecdotes.

Le sujet d'un tel article ne pourrait prêter à rire, croirait-on. Cependant, l'humour ne s'est pas arrêté au seuil de l'Institut médico-légal. La gouaille populaire n'a pas épargné la morgue, et maintes anecdotes amusantes circulent sur le fameux établissement. Un ancien greffier de la morgue, M. Clovis Pierre, a donné l'exemple du sourire, malgré tout. Il a versifié ses mémoires sous ce titre imprévu : « Les gaietés de la morgue ! » C'est une suite de poésies où l'on peut constater que l'auteur n'engendrait pas la mélancolie. La tristesse des lieux n'influa pas sur son moral. Voici un échantillon de sa production, — morceau inédit — intitulé : « A la vitrine. On sait de quelle vitrine il s'agit, celle de l'ancienne morgue où les corps étaient exposés publiquement. »

(Voir la suite page 10.)

perposition : le service administratif, accessible au public, comprenant les bureaux du greffe, la salle de reconnaissance, la salle d'attente des familles ; le service

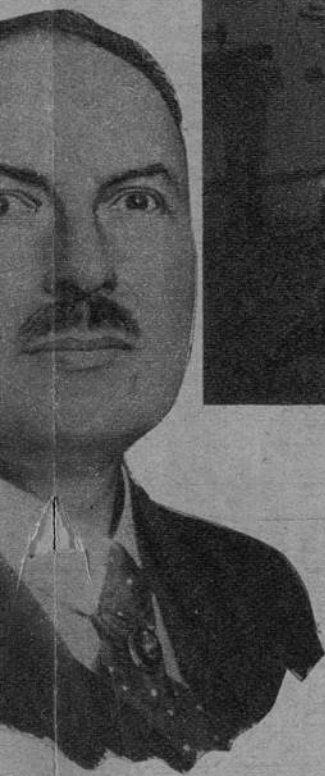
soit avec le service d'enseignement, qu'il ne voit rien de la manipulation des cadavres, même pour les reconnaissances.

Les pérégrinations dernières d'un corps.

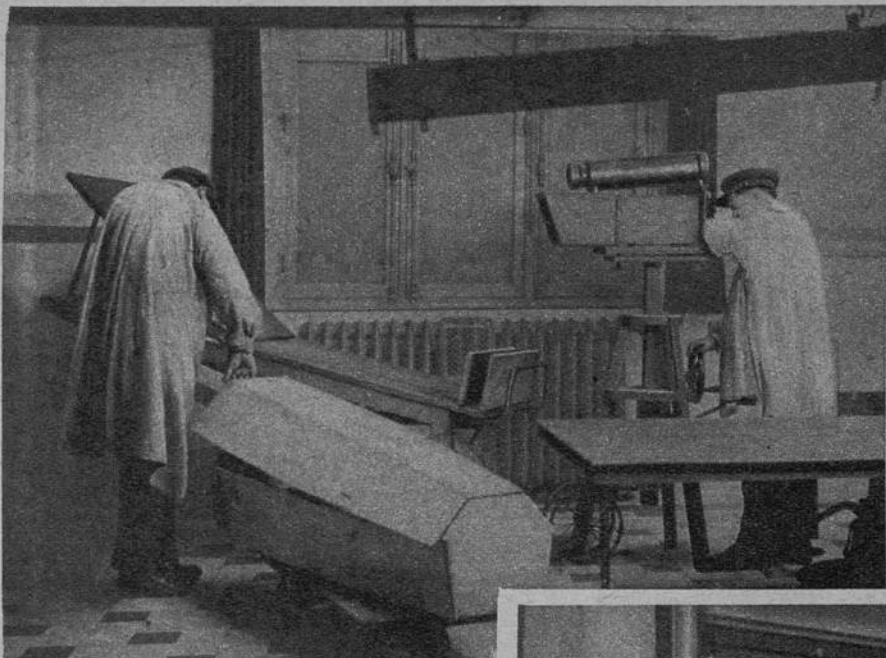
Mais il importe de donner quelques précisions sur le fonctionnement public de l'Institut médico-légal. Sait-on qu'il y arrive, chaque jour, en moyenne la funèbre cargaison de cinq à six corps ? En 1840, la statistique indiquait 340 entrées à la morgue ; pour l'année, en 1921, le chiffre atteignait 1420 ; en 1929, il était de 2 085. Ces chiffres correspondent à l'augmentation de la population parisienne. Mais il est une cause que nous devons au progrès et qui a contribué à grossir le pourcentage, c'est l'auto. Les

corps est immédiatement transporté au commissariat de police du quartier, qui procède aux premières constatations. Le cadavre, accompagné d'un ordre de réquisition qui contient des renseignements sur les circonstances qui ont entouré le lugubre repêchage, arrive à l'Institut légal. Il est examiné par un médecin légiste, puis fouillé, dévêtu entièrement et lavé. Il est alors placé dans une case frigorifique, une étiquette indique son numéro d'ordre.

Si aucune pièce d'identité n'a été trouvée sur le corps, les papiers et les marques des vêtements sont soigneusement examinés. Un nom sur une feuille peut fournir un précieux indice. Tout récemment, un homme qui s'était tué d'une balle de revolver dans la tempe fut découvert au bois de Boulogne. Le désespéré avait pris



Le professeur V. Balhazard, professeur de médecine légale à la Faculté de Paris, est médecin inspecteur de l'Institut médico-légal. (Henri Manuel.)



La salle de l'identité judiciaire. On va photographier un cadavre. (Wide World.)

La morgue n'est qu'un immense entre-sort
Les jours qu'il pleut, qu'il vente ou qu'il bruine,
Et les vivants vont contempler les morts,
Sans que jamais la frayeur les domine.

A Paris, on est curieux,
C'est comme partout, j'imagine,
Chaque visiteur anxieux
De tous côtés porte ses yeux
Il vient exercer sa rétine
A la vitrine!

Et dégustez ce huitain, du même :

Le mari le mieux convaincu
Des peccadilles de sa femme,
Comme celui qui n'en a rien su,
Vient parfois réclamer la dame ;
Au greffe, on a vu quelquefois
Un bru réclamer son beau-père...
Mais c'n'est qu'tous les trent'-six du mois
Qu'un gendre y réclame sa belle-mère!

Et voici quelques historiettes drolatiques qui datent de l'ancienne morgue et qu'un vieil employé m'a contées.

Il est deux heures du matin. Un ivrogne sonne à la morgue.

— Que voulez-vous? crie le gardien.

D'une voix pâteuse, l'autre répond :

— Y a quatre jours que j'suis pas rentré chez moi. J'viens voir si j'serais pas ici par hasard?

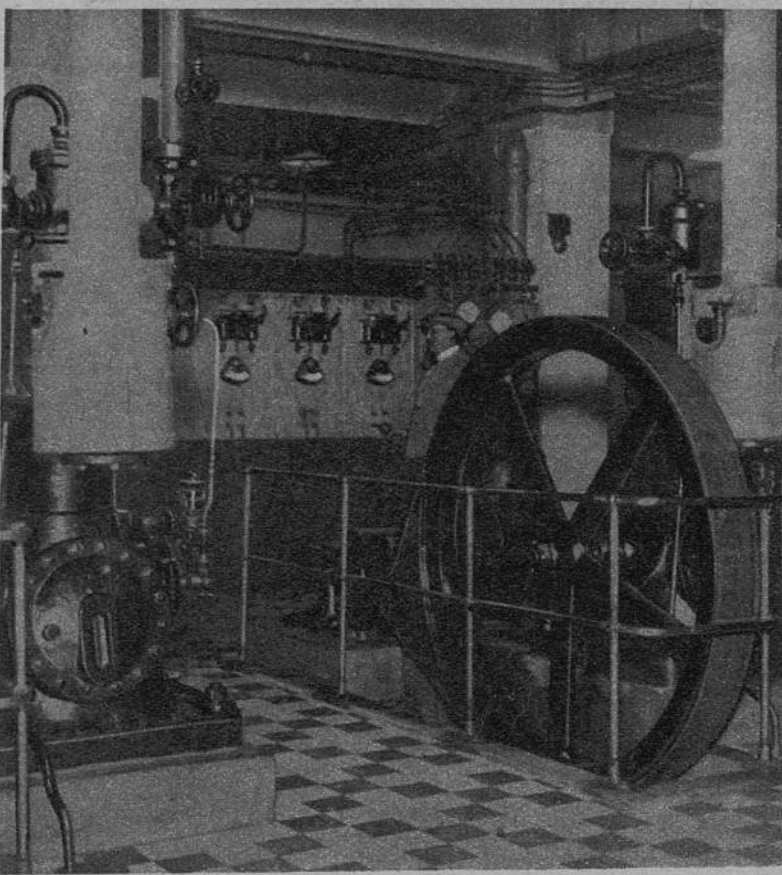
Un gamin en casquette regarde la cathédrale de Paris :

— Quelle bâtisse! fait-il, dédaigneux.

Est-ce qu'on ne devrait pas l'enlever de là. Elle cache la morgue l...

M^{me} Quignon a accompagné à la morgue M^{me} Groslard, sa voisine, qui vient reconnaître son mari écrasé. A la sortie, M^{me} Quignon dit à une amie venue à leur rencontre :

— Quelle guigne elle a, c'te pauvre mame Groslard! pensez-vous, dans la même journée, elle retrouve son



Les machines du frigorifique. (Wide World.)

homme à la morgue et son chien à la fourrière. Un si beau caniche, ma chère!

Une scène au greffe. L'employé demande :



Au frigorifique. Le numérotage d'un corps, chaque cadavre se trouve enfermé dans une sorte de tiroir. (Wide World.)

— Quelle forme a son nez?
— Ah! dame! je ne sais pas.
— Droit, aquilin, retroussé?
— Mais le pauvre homme, monsieur, il a le nez comme tout le monde.

Un dialogue. Mais est-il véridique? Hum!
L'EMPLOYÉ. — Précisez, madame, le signalement de votre mari, au cas où son corps serait amené ici.

LE FEMME. — Vous verrez bien. Il est sourd comme un pot, et l'peut pas cracher dix mots sans dire vingt mensonges.

Autre échange de paroles :

— Je viens de voir le cadavre d'un noyé
— Ah! quel âge paraissait-il?
— Je ne sais pas, mais il était encore vert.

Une femme vient demander si son fils disparu n'est pas à la morgue.

Entre autres questions, on lui pose celle-ci :

— Quelle profession?
— Il travaille dans les porte-monnaie...
— Allez plutôt voir au Dépôt.

Un mot d'un garçon de bureau de la morgue, un jour de chômage :

— La morgue est d'un triste, aujourd'hui! Il n'y a pas eu une seule réception!

Un des opérateurs du service anthropométrique se présente pour prendre la photo d'un noyé inconnu. Il dispose son appareil en face du cadavre, et lance sérieusement la formule consacrée, au moment de presser la poire :

— Ne bougeons plus!

Anecdotes qui démontrent, une fois de plus, que la plaisanterie ne perd jamais ses droits, même dans le domaine du macabre.

ANDRÉ CHARPENTIER.

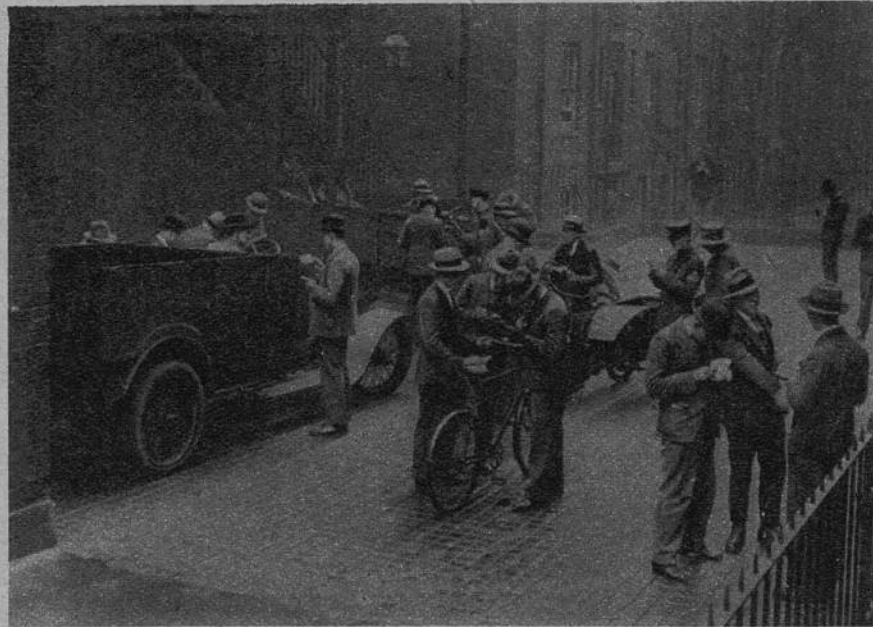
LE TRAVAIL DE PATIENCE D'UN PRISONNIER



Pour tromper la sinistre monotonie des heures, les prisonniers, dans tous les pays, se livrent à quelque travail, lequel est presque toujours exempt de toute originalité. Les fameux chaussons de lisière, principale occupation des détenus, dans maints établissements pénitentiaires, attestent que la besogne qui s'y accomplit est bien fastidieuse. Cependant, certains prisonniers astu-

cieux, si primitifs que soient les instruments en leur possession, fabriquent des objets curieux. Témoin ce détenu d'une prison de l'U. R. S. S. qui, à ses heures de loisirs, a sculpté dans des morceaux de bois rugueux un jeu d'échecs amusant. Le prisonnier cache longtemps ce jeu dans sa pailasse jusqu'au jour où un gardien le découvre et le confisqua.

LES APPRENTIS POLICIERS



Si le nombre des bandits augmenté tous les jours, aux États-Unis, il faut avouer que la police fait tous ses efforts pour les combattre, et bat le rappel pour augmenter le nombre de ses représentants.

Sur la photographie ci-dessus, on voit quelques nouvelles recrues qui, faisant preuve d'un zèle fort louable, n'ont pas attendu d'avoir été mises en possession de leur

uniforme pour commencer leur apprentissage.

On leur montre, ici, comment on relève avec prestesse les numéros des autos, side-cars et tous véhicules, et quelles sont les particularités principales à noter d'une manière générale, pour reconnaître au premier coup d'œil si la machine inspectée n'est pas une machine volée, et par conséquent maquillée.

LA PENDAISON D'UNE FEMME AUX ÉTATS-UNIS

Florence (Arizona). (D'un de nos correspondants particuliers.)

Je suis encore sous le coup de l'indicible horreur éprouvée au spectacle d'une exécution capitale. J'ai assisté à la pendaison de Mrs. Eva Dugan, dans la chambre d'exécution de la prison d'État de Florence, et je me suis juré de ne jamais plus me soumettre à pareille vision, qui, depuis, hante mes nuits.

Mrs. Eva Dugan fut arrêtée en 1930. Elle avait assassiné son patron, un Mr. A. J. Mathis, dans l'espoir d'hériter de ses biens.

Après un interrogatoire très serré, au cours duquel elle s'était défendue avec l'énergie du désespoir, elle s'était effondrée et avait avoué complètement son crime.

Elle fut, dès cette époque, condamnée à mort. Pas à la chaise électrique : dans l'État d'Arizona, on en est resté au vieux système de la pendaison.

Mrs. Eva Dugan fit appel, se réfugia dans le maquis de la procédure. Notamment, elle demanda — ou plutôt ses avocats demandèrent pour elle — un examen médical. L'internement dans un asile d'aliénés était, certes, préférable à la mort.

L'appel fut rejeté. Mais du temps avait passé.

Mrs. Eva Dugan se prépara, dès lors, à mourir — selon sa propre expression — « comme un homme ».

Elle fut d'un calme extraordinaire, à partir du moment où elle sut que ses jours étaient comptés. Ce fut elle-même qui régla les ultimes détails de ses funérailles. Elle paya d'avance l'entrepreneur et choisit, sur plans, l'endroit où elle reposerait dans le cimetière.

Ne croirait-on pas lire un conte macabre?... De tels soucis, de telles préoccupations, habitant à l'exclusion de tous autres le cerveau d'une femme qui connaît à l'avance la date de sa mort, qui sait qu'elle fera le grand saut dans l'Éternité, une corde passée autour du cou? Cela dépasse l'imagination!

Les condamnés à la pendaison ont toujours la tête enveloppée dans un voile noir. Cette femme poussa la coquetterie jusqu'à broder le sien, qui était de soie. Mais, au dernier moment, elle hésita à le remettre au bourreau, de crainte qu'il ne fût glisser la corde et ne soumit la condamnée à une prolongation d'agonie, et elle fut exécutée, la tête enveloppée dans une blouse de coton ordinaire.

Elle fit cuire son dernier déjeuner elle-même. Elle joua tranquillement aux cartes, dans sa cellule, en attendant l'heure de l'exécution.

Elle bavarda — gaiement, même! — avec diverses personnes, à travers sa porte solidement grillagée, et notre photo la montre en grande conversation avec un de mes confrères, Roy L. Adams, qui n'en revenait pas de tant de calme.

Vint l'heure fatale...



Voici la condamnée à mort, Mrs. Eva Dugan, quelques heures avant l'exécution de la sentence, bavardant gaiement avec notre confrère américain Roy L. Adams, qui assista, ainsi que notre collaborateur H. C. Peacock, à la pendaison mouvementée.

Dans la chambre des exécutions, les murs étaient ornés des lugubres portraits, la corde au cou, des quinze condamnés à mort qui furent exécutés depuis que la prison existe.

Détail digne d'Edgar Poë : le nœud coulant qui les étrangla chacun était accroché au haut du cadre. Spectacle à mettre à vif les nerfs les mieux entraînés.

L'échafaud se dressait, haut et fantomatique. Au pied des marches, le gouverneur de la prison serra la main de la condamnée :

— Vous êtes une femme courageuse! lui dit-il. Elle monta.

On lui couvrit la tête. Le chapelain de la prison, le révérend Walter Huggan, lui avait, auparavant, donné une courte accolade.

Encore quelques secondes, et ce serait fini.

La trappe fut manœuvrée. Le corps de la femme disparut par l'ouverture, cependant que la corde se tendait violemment, avec une vibration sinistre et perceptible, quoique assourdie.

Et c'est à partir de ce moment que commença l'heure épouvantable.

Nous étions plusieurs journalistes, autorisés à assister à l'exécution.

Le chapelain se tourna vers nous et dit :

— Maintenant, messieurs, suivez-moi... Je vais vous montrer ce que signifie pareil châtement!...

Sans comprendre exactement ce qu'il voulait nous montrer, mais pressentant un spectacle peu banal, nous suivîmes.

Dans la trappe, il y avait un corps sans tête!...

La violence de la chute avait décapité le corps de la condamnée.

La vibration que nous avions en-

tendue avait été, en réalité, le choc de la tête contre le sol, où elle gisait comme une grosse boule ronde entourée de chiffons, après avoir été, durant quelques instants, accrochée littéralement au nœud coulant, qui portait des traces visibles.

Le poids du corps avait été trop grand pour la chute.

Quelques journalistes se trouvèrent mal.

Moi-même je fermai les yeux et j'éprouvai comme un éblouissement de courte durée.

Mais les officiers, impassibles, procédaient déjà aux formalités, et le docteur déclara que la condamnée était morte.

Les personnages officiels nous considéraient d'un air curieux.

Notre émotion semblait les surprendre.

Dans la chambre d'exécution de la prison d'État de Florence (Arizona), il y a déjà un seizième portrait : un portrait féminin.

Celui de Mrs. Eva Dugan, la première femme qui ait été pendue dans l'État.

Et, au-dessus du cadre, on a placé le nœud coulant qui, non seulement étrangla la malheureuse, mais la guillotina, en quelque sorte... H. C. PEACOCK.

C'est un spectacle terrible que celui d'un lynchage. Malgré les châtements fort sévères prévus par la loi américaine contre ces pratiques barbares, il n'est pas rare de voir une foule furieuse envahir une prison, surtout quand l'objet de ses recherches est un nègre. Récemment, il y eut un feu de joie à Ocilla, une petite ville de l'intérieur des États-Unis.

Ce feu de joie était composé d'une pile de bûches, et... d'un être humain. Un nègre accusé d'avoir assassiné, après l'avoir violée, une petite blanche de douze ans.

Cinq cents citoyens se ruèrent à l'assaut de la prison locale et, après avoir mis les gardiens dans l'impossibilité d'intervenir, s'emparèrent du présumé coupable, qu'ils traînèrent par une corde jusqu'à la Grand'Place, pieds et poings liés, à travers les rues, heurtant et meurtrissant son corps sur les pavés.

On commença par le rouer de coups, jusqu'à ce qu'il ne fût qu'une plaie sanglante.

Puis, quand le nègre fut sans connaissance, on construisit en hâte un bûcher qu'on arrosa d'essence et on attacha solidement la victime.

L'essence brûla gaiement et fit crépiter le bois. Le nègre reprit connaissance en sentant les morsures des premières flammes. Les lyncheurs dansaient sauvagement autour de leur victime.

Bientôt on entendit des plaintes, des gémissements, des hurlements. Le nègre flambait.

Une épaisse fumée noire s'éleva en tourbillonnant vers le ciel.

Le nègre hurlait, hurlait toujours. On pouvait distinguer ses plaintes. Il disait :

— Vite!... Finissez-en vite... Je souffre!... Oh! que je souffre!...

Il fallut un grand quart d'heure pour que ses cris s'éteignissent.

Puis le cadavre continua à brûler, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus, sur les bûches consumées, qu'une forme tordue, convulsée, aux os calcinés.

Les habitants de la ville, une fois leur vengeance satisfaite, s'en retournèrent chacun à leurs petites affaires.

Cet horrible forfait — car c'est un forfait que de brûler son semblable, et de se substituer ainsi sans droit à la justice légale — n'a pas empêché ses auteurs de dîner fort tranquillement le même soir. Mœurs charmantes, de gens qui se disent civilisés.

ROULETTE

Système à vendre. Gain prouvé. Minimum 2.000 frs par jour. Démonstrations à volonté.

Écrire : B. JACQUES, 21, rue Mignot Dolstanche, Bruxelles.

SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les "Secrets du Jiu-Jitsu" contre 2 fr. en timbres. M. Berchtold, 147, avenue de Saxe, Lyon.

AVENIR

Mme Bénard, 46, rue Turbigo, Paris. Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date éven. 1931-32 mois par m. Fac. mariage d'apr. prénoms. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 fr. 50). Reç. le dimanche.

VOYANTE

Extraord. M^{me} BLANCHE 7, r. de Valence. M^o Gobel.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré peut être guéri en 3 jours, s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à : E. J. WOODS, Ltd 167, Strand (188 C). LONDRES W. C. 2

250 FRANCS

apprendre chez soi une heure par jour, travail manuel facile 2 sexes. Enseignement rapide. Echantillon du travail gratis sur demande. Écrire : Arts Manuel 3 Lyon.

POUR OBTENIR, conserver affect., impos. vol même à dist. Mme GUI, 4, r. Marceau, NICE. Notice 50°

" GENS QUI RIENT "

Hebdomadaire parisien d'humour et de satire PUBLIE EN CE MOMENT UN REPORTAGE inédit sensationnel et vécu

LES MYSTÈRES DE MONTMARTRE

Ceci n'est point une œuvre d'imagination. L'aventure, comme tout le reste, a été vécue devant l'auteur, à côté de lui, avec lui...

1 fr. EN VENTE PARTOUT 1 fr.



Nous donnons dans le bloc-notes de la semaine une photo du procès menchevik de Moscou. Voici un aspect de la salle où ont lieu les débats. Les reporters, au premier plan, photographient et filment l'auditoire. (R.)

D'une semaine à l'autre

LA MALLE TRAGIQUE. — Un cadavre dans une malle, une femme coupée en morceaux. Voilà des faits-divers qui reviennent périodiquement pour nous changer un peu de la banalité habituelle des crimes stupides et des insipides drames passionnels. Voici aujourd'hui une malle macabre. Mais ce n'est pas en France, c'est en Autriche, à la gare de Szalnek, qu'elle a été trouvée, contenant le cadavre entièrement nu d'une jeune fille de dix-huit ans, étranglée après avoir subi d'odieuses violences.

A LA DYNAMITE. — Il existe d'innombrables moyens de se débarrasser de sa femme. Les meurtriers en découvrent chaque jour de nouveaux, et ces innovations criminelles sont bien inquiétantes. Ainsi, pour se venger de son épouse, un ouvrier mineur du petit village de Villard-Saint-Pancrace, près de Gap, utilisa quelques cartouches de dynamite. Il en plaça une dans sa poche, une seconde dans le tiroir de la commode et alluma les mèches, puis il vint prendre place à la table familiale, aux côtés de sa femme et des neuf enfants dont elle était mère. Par un hasard extraordinaire, l'explosion fit seulement quatre victimes : le père, la mère et deux fillettes.

A L'HUILE. — Il ne faut pas jeter d'huile sur le feu, dit un vieux proverbe. Il ne faut pas en jeter sur son mari, surtout quand elle est bouillante et que le mari est endormi. C'est pourtant ce que vient de faire cette bonne M^{me} Marceline Prenat, une jeune femme d'une douceur extrême qui ne pouvait supporter les quelques mouvements de mauvaise humeur de son époux, pourtant bien paisible, et qui trouva cette méthode bien douce pour envoyer *ad patres* celui qui, à son gré, ne l'était pas assez. C'est un gros progrès : après l'eau en ébullition, l'huile bouillante. Gageons que cette épouse modèle trouvera un bon avocat qui démontrera aux jurés que les souffrances horribles, c'est sa cliente qui les a endurées.

Un châtement exemplaire s'impose. Un forfait aussi épouvantable, digne d'un autre âge, doit être puni avec toute la rigueur que le code permet à la justice.

DÉCEPTION AMOUREUSE. — C'est encore une mode qui s'implante et fait chaque jour des victimes. Autrefois, quand la passion vous étreignait, on faisait de tendres déclarations à la femme aimée ; si elle ne répondait pas à l'appel du soupirant, parfois, il se suicidait, c'était très romantique et fort bien aussi. Mais aujourd'hui toutes ces tendresses n'ont plus cours. On ne dit plus à une femme : « Je vous aime et j'en meurs ! » Non, c'est trop vieux jeu. Le cliché classique est changé, c'est : « Je vous veux ou je vous tue ! »

Venu effectuer quelques réparations dans l'appartement de M^{me} Ballès, à la Garene-Colombes, un jeune ouvrier électricien, Lucien Philipponnat, était devenu, après quelques minutes de travail, éperdument amoureux de sa cliente. Comme elle repoussait ses avances, il devint menaçant. Chassé par la jeune femme, il revint dans la soirée, brandissant un revolver dont il menaçait M. Ballès et, sous les yeux de celle qui ne voulait pas combler ses désirs, se fit sauter la cervelle. Ce jeune électricien, pourtant habitué aux étincelles, avait, ne trouvez-vous pas ? un potentiel amoureux véritablement excessif.

TROP ENTREPRENANT. — C'est comme cet autre jeune homme, Jean Dorès, qui, non satisfait du bonheur tranquille qu'il trouvait auprès de sa femme et de sa fillette vint l'autre matin importuner l'épouse d'un de ses amis. Celle-ci, M^{me} Ernestine Breton, âgée de dix-neuf ans, est concierge, 3, rue des Gravilliers.

Dans l'étroite loge, M^{me} Breton berçait son enfant, une fillette de quelques mois, qui venait de s'éveiller, quand Dorès fit son entrée.

Sans le moindre préambule, il lui demanda de devenir sa maîtresse. Comme la concierge repoussait énergiquement cette proposition, le visiteur se précipita sur elle, tentant d'obtenir par la force ce qu'on lui refusait de bon gré. Auprès du berceau

de l'enfant, qui, apeuré, poussait des cris déchirants, une lutte ignoble s'engagea. Frêle et de santé délicate, M^{me} Breton allait succomber dans ce combat inégal, lorsque, jetée sur le lit, elle sentit, sous le traversin, le revolver de son mari. Elle put faire usage de son arme et l'odieuse agresseur, atteint en pleine poitrine, s'effondra grièvement blessé.

LE BILAN ROUGE. — Le froid, le vent, la neige, n'ont eu aucune influence heureuse sur la raison de nos contemporains. Avec la même frénésie que les semaines précédentes, ils ont continué à se revolveriser, à s'étrangler, à tuer avec toutes les armes en leur possession.

A Dourdan, au cours d'une discussion, un rentier égorga sa femme avec un rasoir et tenta de se suicider ; à Lissebeghe (Belgique), à la porte d'une église, un jaloux abat une femme et un homme ; à Bordeaux, un boulanger blesse grièvement sa maîtresse et tente de se faire justice ; à Longlaville, près de Longwy, un ouvrier peintre se suicide après avoir blessé une jeune fille qui repoussait ses avances ; à Parthenay, un cultivateur égorga sa femme qui demandait le divorce et se tue ; à Grenoble, un soldat du génie tire sur une jeune fille qui repoussait ses avances et se fait sauter la cervelle ; à Paris, rue Saint-Lazare, un chauffeur blesse sa femme de cinq balles de revolver ; à Tarbes, un mari bafoué blesse son rival à coups de rasoir ; à Niort, un cultivateur tranche la gorge de sa femme et se fait justice ; à Marles, au pays noir, un Polonais tue une de ses compatriotes et se tire une balle dans la tête ; à Nice, dans un luxueux hôtel de la Promenade des Anglais, une jeune Américaine tue son mari, directeur d'un grand théâtre de Philadelphie ; à Limoges, un quinquinagénéral, frappe à coups de marteau son amie qui voulait rompre ; à Châlons-sur-Marne, un mari tente d'étrangler sa femme ; à Marseille, un ouvrier italien jaloux blesse à coups de fusil deux de ses compagnons de travail ; également dans la cité phocéenne, un malade irascible tire plusieurs balles de revolver sur son docteur sans, fort heureusement, l'atteindre.

Chaussée d'Antin, une jeune femme l'échappe belle. Son mari, duquel elle vivait séparée, l'ayant rencontrée, une discussion surgit et, à bout d'arguments, l'époux abandonné sortit un revolver de sa poche. Mais promptement un passant qui avait vu son geste avait bondi fort courageusement et désarma le violent.

MŒURS POLITIQUES. — Ils vont vraiment fort en Allemagne. Les différends politiques ne se tranchent plus à grand renfort de discours. Quelques exaltés utilisent les armes à feu et ne dédaignent pas les bombes. C'est ainsi que, l'autre jour, une vingtaine de coups de revolver furent tirés, sur la route d'Essen, contre un groupe de nationaux socialistes. L'un d'eux a été tué d'une balle à la tête.

Le lendemain, le D^r Gœbels, un chef nationaliste, recevait, à son domicile, un paquet contenant une forte dose d'explosifs. C'est par un hasard providentiel que l'explosion ne s'est pas produite.

Deux jours plus tard, à Hambourg, dans un autobus, un député communiste était assassiné à coups de revolver. Au cours de la fusillade, une voyageuse qui n'avait rien à voir dans l'affaire a été grièvement blessée.

Douces mœurs.

JEAN GARON.



L'entrepreneur Schmit comparait devant la Cour d'assises de Metz pour avoir, au cours d'une discussion, tué l'ouvrier Spartz, père de sept enfants. (E. G.)

On accuse, on plaide, on juge...

Le carambouillage perfectionné.

Henri Deyma a été condamné par tous les tribunaux de France et de Navarre. Pour la vingtième fois peut-être. Il comparait, l'autre jour, devant la chambre des appels correctionnels pour escroquerie et émission de chèques sans provision.

Deyma n'est d'ailleurs pas un escroc aux méthodes banales et désuètes, c'est un spécialiste du carambouillage perfectionné ; il pratiquait de la façon suivante.

Louant une boutique sous un nom fantaisiste, il se faisait, sous ce même nom, ouvrir un compte en banque, prenant bien entendu un carnet de chèques, et obtenait ensuite la livraison de marchandises qu'il payait avec ces chèques... sans provision. Les commerçants lésés portaient plainte contre le signataire du chèque qui, inconnu, s'assurait ainsi l'impunité !

Mais tant va la cruche à l'eau... La vente d'une machine à écrire achetée et payée avec un chèque sans provision, sous un faux nom, amena une perquisition chez Deyma et son arrestation ; c'est ainsi qu'il avoua avoir signé soixante mille francs de chèques sous le nom de Schmitt et un vrai Schmitt — qui n'en pouvait mais — avait été arrêté, il fallut les aveux de Deyma pour le faire relâcher.

Deyma fut condamné par le tribunal à cinq ans de prison ; la cour, après plaidoires de M^{rs} Frantz Moreteau et Mangin-Bocquet, a confirmé cette peine.

Il y a de l'eau dans le gaz.

M. Léopold Marchand avait été, l'an dernier, engagé par la Société cinématographique Paramount pour choisir les films à présenter au public ; parmi ceux-ci se trouva *Une femme a menti*, de M. Léopold Marchand lui-même.

Ce film fut projeté avec succès dans différents cinémas parisiens jusqu'au soir où l'auteur de *La belle amour* apprit que son texte n'avait pas été respecté et que des locutions argotiques, à son gré indésirables, avaient remplacé certaines locutions parfaitement correctes. C'est ainsi — et cela surtout indigna M. Léopold Marchand — qu'ayant fait dire à un artiste s'adressant à un jeune couple : « Alors quoi ! déjà finie la lune de miel ? » cette phrase avait été changée en : « Alors quoi... il y a déjà de l'eau dans le gaz ? »

Ce langage en honneur à la Villette déplut à M. Léopold Marchand, qui, jugeant que la transformation de son texte lui cause un préjudice moral, a assigné la société Paramount en cinq cent mille francs de dommages-intérêts.

L'affaire est au rôle de la première chambre du tribunal.

Un coup de poing qui coûte cher.

Meyor est un ancien officier du tsar que les duretés de l'époque bolcheviste ont amené au volant d'un taxi parisien ; depuis quelques années, l'ex-capitaine russe pilotait sans encombre sa voiture lorsqu'un beau soir, il se prit de querelle avec un client qui refusait de lui payer 1 fr. 75, somme que ledit client estimait être inexactement marquée au compteur.

Propos plus aigres que doux, injures habituelles et, finalement, en guise d'argument péremptoire, le voyageur, un sieur Trumeau, octroya un violent coup de poing au chauffeur, lequel fut si gravement atteint qu'il s'évanouit.

Lorsqu'il reprit ses sens après quelques jours passés à l'hôpital, Meyor avait, ô surprise ! perdu l'usage de la langue... française, de plus, sa blessure à la tête réclama de longs soins, aussi, après plaidoirie de M^{rs} Doliner, la X^e Chambre vient-elle de lui accorder une rente annuelle de 3 500 francs que devra lui verser l'irascible client.

Le Russe retrouvera-t-il son français oublié ? La Faculté fait des réserves.

Les concierges conservaient les termes.

Le 15 janvier dernier, une concierge du Bourget, Jeanne Baillat, se rendait au commissariat et déclarait avoir été victime d'un cambriolage.

— On m'a pris cinq termes, se lamentait-elle, que dire au propriétaire ? Sept mille huit cents francs qui lui appartenaient ! Le cambriolage n'existait que dans l'esprit inventif de la portière, qui, aidée de son mari, avait imaginé de mettre la loge à sac pour faire croire à une agression et pouvoir ainsi conserver les termes.

Les deux seigneurs du cordon — mari et femme — comparaitront prochainement devant la XIV^e Chambre correctionnelle assistés de M^{rs} Paul Henriquet et Passerieu.

Le couple anglais et la vedette canadienne.

Un riche londonien et sa femme venus à Paris depuis quelques années n'avaient pu découvrir cet oiseau rare qu'est un appartement, aussi trouvèrent-ils une autre solution : ils s'installèrent tout simplement sur leur navire, une vedette canadienne amarrée au pont de la Jatte.

Hélas ! ces Anglais qui, durant des années, s'étaient fort bien entendus parmi les brouillards de la Tamise conjurer la discorde sur les berges de la Seine, leur existence flottante, s'il est possible de dire, n'amena aucune stabilité dans leurs relations conjugales, et le mari abandonna sa vedette et sa femme, qui était trop devenue à son gré « la capitaine » ou plutôt « le capitaine femelle », comme dit Claude France dans un de ses contes.

Le Londonien demanda donc le divorce ; le pouvait-il ? La femme prétendit que non, arguant qu'ils n'avaient pas de domicile en France, un bateau n'en était pas un.

A-t-elle raison ? La II^e chambre du tribunal, saisie de ce litige original, décidera prochainement ; la question est d'importance à notre époque, où tant de gens sans logis habitent une maison mobile ou un yacht.

Mais si le tribunal donne gain de cause à « la capitaine » en déclarant qu'un navire n'est pas ni domicile fixe et qu'en conséquence, puisque la loi exige un domicile fixe, le divorce ne peut être prononcé, à quelle juridiction devront donc s'adresser les candidats à la liberté ?

Riwka est un prénom.

Le 28 juillet 1927, M^{me} Fredmann Leyser, femme d'un comptable parisien, mettait au monde une fillette que le père déclara à la mairie du VI^e arrondissement sous les prénoms de Riwka-Judith.

— Judith ! dit l'employé de la mairie, fort bien, mais Riwka... qu'est-ce que ça veut dire ?

Et le père de répliquer : — Riwka est le nom de la femme d'un patriarche de l'histoire sainte, et je veux donner ce nom à ma fille !

L'employé s'y refusa, d'où procès intenté par M. Fredmann Leyser à M. Simon Juquin, maire du VI^e arrondissement : le père, en vertu de la loi de Germinal an XI, autorisant à donner aux enfants les noms des personnages de l'antiquité et de la Bible, assigne le maire devant la première chambre, demandant à celle-ci d'ordonner à l'état civil l'insertion du prénom de Riwka.

M^{rs} Mathieu Muller soutiendra cette prétention biblique, tandis que M^{rs} Simon Juquin, avocat à la cour, plaidera pour M. Simon Juquin, maire du VI^e arrondissement.

L'appel de Taillantou.

La cour de Bordeaux examinera le 26 mars prochain l'appel de Taillantou, le joueur palois condamné à trois ans de prison avec sursis et deux cents francs d'amende pour l'homicide involontaire de Georges Pradié, de l'U. S. agenais.

Le Comité national des sports et la Fédération française de rugby seront également appelants du jugement qui admet le principe de la responsabilité civile.

Les femmes qui tuent.

Du 20 au 30 mars, trois femmes qui manièrent avec dextérité le revolver, le couteau et... l'eau bouillante vont comparaître devant le jury de la Seine, ce sont : le 20, Suzanne Leroux, qui, à coups de couteau, envoya un ami dans un monde qu'on dit meilleur ; Jeanne Samson, qui, fatiguée d'être maltraitée, prit sur le réchaud à gaz une casserole d'eau bouillante qu'elle déversa sur son mari, lequel passa rapidement de vie à trépas ; Geste peu féminin et anti-conjugal qui vaudra à son auteur de passer aux assises le 24 de ce mois, l'épouse meurtrière sera assistée de M^{rs} Nelly Gaston-Block.

Enfin, les jeudi et vendredi 26 et 27 mars, Georgette Hodot, qui, en femme à la fois pratique et sentimentale, poursuivait son ex-ami, le courtier en diamants Eickeyr — lequel l'avait quittée pour se marier — des demandes d'argent et de ses déclarations passionnées expliquera aux jurés son geste meurtrier : deux coups de revolver causant la mort du diamantaire ; geste d'amour blessé, dira la meurtrière assistée de M^{rs} André Berthon et Jacques Abou ; geste d'intérêt, répliquera l'accusation.

SYLVIA RISSER.

CZ-211



J'étais littéralement affamée. Au fur et à mesure que je me restaurais...

par une
espionne
de guerre

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — CZ-211, espionne anglaise, a mené à bien de dangereuses missions en Allemagne, en Suisse, puis s'est consacrée avec succès au contre-espionnage, tant pour son pays que pour la France. Au cours d'un voyage particulièrement périlleux en Allemagne pour le compte du service secret russe, elle est arrêtée, trahie par un faux agent russe à la solde des Allemands. Elle est incarcérée. Dans l'un des enquêteurs, elle reconnaît le colonel von Nicolaï, ancienne relation d'avant guerre. Alors que CZ-211 se croit irrémédiablement perdue, le colonel lui confie qu'elle a produit une vive impression sur un haut personnage et qu'il ne tient qu'à elle d'avoir la vie sauve. D'abord indignée, puis matée par ses geôliers, CZ-211 se laisse conduire auprès de ce mystérieux protecteur.

CHAPITRE XVII (Suite.)

UNE ÉTRANGE PROPOSITION.

Le « haut personnage » annoncé par mon compagnon venait d'entrer, suivi du colonel. Son grade était certainement très élevé et sa naissance des plus nobles, car von Nicolaï multipliait les plongeons et les courbettes à chaque mot.

Je levai les yeux du magazine que je tenais en mains et fixai l'inconnu avec assurance. Grand, très mince, sanglé dans un veston de coupe presque militaire, il s'avavançait d'un pas nonchalant.

Ses traits exprimaient je ne sais quelle veulerie que le port de tête essayait, mais en vain, de corriger. Cependant, un air de distinction, la race en un mot, trahissait une origine élevée.

Malheureusement, tout cela était gâté par une fatuité insupportable que trahissait toute sa personne. Il me jeta un coup d'œil et s'assit à l'écart pour discuter rapidement à mi-voix avec von Nicolaï.

Cette manière de faire me déplut profondément. Décidée à lui donner une leçon de politesse vis-à-vis d'une femme, je me levai et traversai la pièce. Il parut comprendre. Il se leva et vint à ma rencontre. Il sentit que j'avais reconnu en lui un prince du sang.

— Je suis surprise, prononçai-je, de vous rencontrer ici.

— Chut ! tonna von Nicolaï, choqué de ma désinvolture. Silence. Pas de noms.

Le prince, démasqué, sourit d'un air amusé et s'inclina. Il savait se montrer homme du monde quand il le voulait.

— Et moi, mademoiselle, j'en suis charmé !... Je jetai un coup d'œil malicieux au colonel. Il trépanait de rage. Le prince lui-même paraissait avoir compris mon jeu, car il se montra encore plus empressé. Il s'enquit :

— Vous devez avoir faim, mademoiselle ?

Il se tourna vers le colonel, très humble à présent.

— Faites apporter une table servie pour deux.

Et... vous pourrez vous retirer jusqu'à ce que je vous fasse demander.

Le hobereau altier qu'était le colonel s'inclina avec la déférence d'un valet de grand style et, après avoir salué en faisant claquer ses talons, disparut.

J'étais littéralement affamée. Au fur et à mesure que je me restaurais, je sentais me revenir toutes mes ressources et je me préparais à la lutte oratoire que j'aurais

sans nul doute à soutenir contre mon interlocuteur. Il mangeait en silence.

Il finit par me dire :

— Je suis heureux, mademoiselle, de constater votre grande valeur... J'ai une profonde estime pour les femmes qui ne cèdent pas à la force... Je les respecte et les honore... C'est pourquoi vous êtes à ma table ce soir.

Je le regardai, un peu suffoquée. Cette déclaration ressemblait si peu à son auteur. Lui ? Respecter les femmes ? Allons donc... Je n'étais pas sans connaître tous les potins qui couraient sur le compte du Don Juan princier célèbre d'un bout à l'autre de l'empire pour le nombre et la variété de ses frasques extra-conjugales, et je savais que certaines de ses multiples intrigues amoureuses avaient été de véritables scandales.

Mais je pensai, en même temps, qu'il était incapable — selon la légende — de résister à l'ensorcellement d'une jolie femme. Rien de plus facile que de m'en assurer personnellement.

Mon hôte avait tiré une cigarette blonde qu'il plaça, avec des gestes quasi féminins, dans un long fume-cigarette d'une ridicule préciosité.

Il l'alluma et, brusquement, attaqua :

— Le métier d'espionne vous plaît beaucoup ? Hé là !... Où voulait-il en venir ?... Prudente, je hochai la tête, négativement.

— C'est si dangereux pour une jolie femme ! reprit-il. Je soupirai :

— Certainement... Certainement... Mais je ne vois pas en quoi je puis être taxée d'espionnage. J'ai été d'une inconscience dont je vous fais juge... Les femmes sont si étourdies. On m'a circonvenue avec de belles paroles un jour que j'exprimais tout haut mon goût bien féminin de l'aventure, et avant que je pusse me rendre compte de ce dont il s'agissait exactement, j'étais entraînée dans un piège dont j'étais à cent lieues de soupçonner la gravité... Mais il était trop tard pour revenir en arrière... Par fatalisme, autant que par crainte de représailles certaines, je dus accepter mon nouveau sort... sans l'avoir choisi !

Je jouais la comédie de la naïveté qui réussissait toujours avec ces piètres psychologues que sont les Allemands.

Il me regarda longuement en silence. Peut-être une obscure compassion s'éveillait-elle en lui.

— Allons-y ! pensai-je. Donnons-lui du regard de bébé. C'était un jeu de scène auquel se prêtait fort bien ma physionomie, et auquel j'excelsais. Il m'avait valu plus d'un succès, jadis, quand j'interprétais des rôles de blonde ingénue...

J'ouvris tout grands les yeux, et ma poitrine se souleva lentement... Mon sein palpita... Je ne voulais plus être à ses yeux qu'une faible femme inconsciente, désarmée, qui n'ose espérer sa grâce et la souhaite pourtant de tout son instinct en détresse. Cette comédie muette produisait son petit effet sur mon interlocuteur.

Il commençait à perdre de son sang-froid... Il suivait mes faits et gestes avec une attention ardente. Ses paupières battirent très vite.

Il sourit presque tendrement. Combien ce fat était facile à séduire. Il croisa les jambes :

— Dites-moi, mademoiselle. Croyez-vous que nous puissions arriver à nous entendre ? Une nouvelle œillade pleine de candide espoir. Son émoi s'accrut.

Je craignis une trop prompt solution. Je me hâtai de détourner la conversation.

— Le colonel von Nicolaï m'a dit que vous aviez l'intention de m'employer personnellement, fis-je avec la vivacité anxieuse d'une femme qui saisit la seule planche de salut à elle offerte. Il eut un sourire hautain qui cachait mal son mépris, pour cette lâcheté dont, paraît-il, nombre de femmes menacées de mort étaient coutumières.

— Ah ! oui... J'ai l'intention de vous confier une petite mission. Oh ! parfaitement inoffensive... Il ne s'agit pas de trahir votre pays. C'est un service que vous me rendrez. J'ai gardé de Londres des souvenirs délicieux, et je voudrais faire porter à une certaine personne un petit paquet.

— Pourquoi ne pas l'expédier par un pays neutre ? fis-je, comme si je redoutais les conséquences de cette mission équivoque.

Il fit un mouvement de dépit.

— Cette question est oiseuse, mademoiselle. C'est vous que j'ai choisie pour émissaire.

— Je ne me fais pas d'illusions, dis-je alors. C'est une trahison que vous me proposez.

Ma prudence avait été balayée par une vague immense de dégoût devant tant d'hypocrisie. Plus de comédie ! plus de « regard de bébé ». Je comprenais quel pacte ignoble on me proposait : trahir ou tomber devant le poteau, dans un fossé.

On eût dit que mon vis-à-vis avait senti ma transformation intérieure. Il devint cassant.

— Et quand cela serait ? L'officier formulait tranquillement cette offre infamante. En homme habitué aux pires lâchetés humaines, il savait bien que, dans les rangs des espions — et surtout des espionnes ! — il se trouvait autant d'êtres besogneux avides surtout d'argent, que de vrais patriotes. La vie sauve assurée et la perspective d'une rémunération supérieure étaient souvent deux arguments capables de bâillonner certains scrupules... Von Nicolaï avait dû lui dire qu'il m'avait connue naguère sur la Côte d'Azur, actrice menant une vie insouciance entre deux engagements. Et il en concluait que je devais aimer l'existence et la richesse... Ma reconnaissance, acquise à ce double titre, lui était d'avance une garantie de ma soumission.

J'eus un sursaut d'indignation. Non, je ne pouvais me prêter à une combinaison aussi répugnante.

Nos regards se défilèrent. Le mien s'adoucissait à nouveau. Brusquement, j'avais entrevu le salut. Sotte que j'étais... Mais on m'offrait là le meilleur moyen de sortir des griffes allemandes.

Une fois à Londres, au diable le prince. Il formula tout haut ce que je pensais tout bas :

— Vous vous croyez très forte, mademoiselle. Vous songez qu'une fois chez les vôtres, vous serez en sûreté et vous vous moquerez de ma naïveté... A d'autres ! Ce n'est pas la première fois que j'éprouve une femme de votre espèce. Je ne le fais qu'à bon escient, croyez-moi !

« Vous porterez mon message parce que je n'ai personne sous la main qui puisse passer en Angleterre sans danger... Vous porterez mon message, bon gré, mal gré, parce que je vais prendre les mesures nécessaires pour m'assurer votre fidélité. Je vous le répète, j'ai l'habitude.

Parbleu, je n'étais pas la première personne à qui la vie sauve était offerte, à condition qu'elle consacrerait ses qualités au service de l'ennemi. Bien entendu, ceux qui employaient de telles collaborations savaient se mettre à l'abri de trahisons possibles suscitées par le remords des patriotes honteux d'une lâcheté consentie en un moment d'épouvante en face de la mort inévitable.

Le prince agita une petite sonnette qui se trouvait sur une table, à proximité. Un laquais en culotte courte apparut :

— Faites venir le colonel von Nicolaï. Son subordonné arriva bientôt. Le prince lui annonça :

— Je crois que mademoiselle a besoin d'explications sur « la méthode ». Elle n'a pas du tout compris et nous prend, j'en ai peur, pour des naïfs.

Von Nicolaï sourit hideusement. Il tira de son dolman une liasse de papiers qu'il étala sur la table.

Il chercha parmi ceux-ci une feuille qu'il me présenta en spécifiant :

— Je vais vous dicter... Voici une plume et du papier blanc... Datez de l'an dernier... C'est cela... Je commence... Écrivez lisiblement...

Aux premiers mots qu'il prononça, je me dressai, hors de moi, et jetai la plume au loin :

— Ça jamais. J'aime mieux le cachot.

— Allons donc ! fit-il en s'en allant tranquillement ramasser l'objet et en me le rapportant. Ce ne sera pas le cachot. Ce sera la mort, puisque aussi bien vous devenez totalement inutile.

C'était vrai... Et je ne voulais pas mourir encore... Je voulais vivre jusqu'au bout cette fantastique aventure, forcer le destin s'il le fallait. Vivante, je pouvais encore et toujours servir mon pays.

J'écrivis, la rage au cœur. C'était une série de renseignements fournis par un espion allemand, sur les mouvements d'une division française aux environs de Mulhouse. La date, fardée à dessein, indiquait que j'avais servi l'Allemagne à une époque où, manifestement, je travaillais pour les Alliés. Les renseignements étaient on ne peut plus exacts, hélas !

Ceci était pour me perdre aux yeux des Français, en cas d'insubordination aux ordres allemands. Mais cela ne parut pas suffisant à mes « protecteurs ».

Afin d'établir ma culpabilité vis-à-vis des Anglais, je dus recopier le document authentique signalant l'embarquement de lord Kitchener à bord du *Hampshire*, cet effroyable document qui avait eu pour résultat le torpillage du cuirassé et la mort du grand guerrier... De grosses larmes coulaient sur mes joues quand j'apposai ma signature :

— Et surtout, que votre main ne tremble pas ! — avait menacé von Nicolaï — sinon tout est à recopier à nouveau.

Ma main ne trembla pas. Cette fois, j'avais compris. — Vos instructions, maintenant, commanda le prince. Je fis un geste de lassitude résignée.

Von Nicolaï s'assit à côté de moi :

— Écoutez bien. Dès que vous arriverez à Londres, vous vous rendrez, sans perdre un instant, à l'institut de beauté dont voici l'adresse, dans Piccadilly. Vous demanderez un massage et un shampooing. Vous insisterez pour que ce soit la patronne elle-même qui vous les donne. Si elle est occupée ou absente, revenez jusqu'à ce que vous ayez obtenu satisfaction. Lorsque vous serez installée et qu'elle aura commencé à vous soigner, vous lui glisserez ce petit paquet.

— Comment le dissimuler jusque là-bas ?... objectai-je.

— Au fond de votre sac, tout simplement.

— Mais je serai fouillée à la douane ? Von Nicolaï haussa les épaules.

— Vous me prenez pour un petit garçon ! On ne fouille

pas, en Angleterre, les espionnes britanniques, pas plus que chez nous on ne fouille nos propres émissaires... Vous savez vous faire reconnaître discrètement... Je m'en rapporte à vous...

— Et si je suis fouillée tout de même?

— Alors, intervint le prince, nous expédierons à qui de droit les deux aveux que vous venez de signer : ce qui, joint au petit paquet qu'on aura trouvé sur vous, vous mènera droit aux cachets de la Tour de Londres...

Von Nicolai reprit la parole : — Une fois le message délivré en mains sûres, vous attendrez l'heure du dîner — j'estime que vous aurez débarqué à Londres au début de l'après-midi — et irez vous asseoir dans le hall du café *Monico*.

« Vous y resterez jusqu'à ce qu'un homme vienne s'asseoir près de vous. Vous affecterez l'apparence d'une personne agitée, afin que cela puisse lui servir de prétexte à conversation. Il vous dira : — Je suis heureux de dîner « ici, à l'occasion de mon anniversaire », et vous répondrez aussitôt : « Je vous souhaite de bien vous amuser, Freddie.

« Vous lui obéirez en tout et pour tout. C'est lui qui sera votre chef à Londres. Dès qu'il vous aura remis un message, il vous faudra revenir par les voies les plus rapides à Berlin.

— J'ai compris... Quand pourrai-je partir?... — Bientôt... fit à nouveau le prince. Et si cela peut apporter un baume à vos sentiments endoloris, j'ajouterai que votre mission servira les intérêts des Alliés tout autant que les nôtres...

— Ça, par exemple !... L'exclamation était partie malgré moi, trahissant un doute plein d'arnetume.

— Comment nos deux pays peuvent-ils avoir quelque chose de commun, dans leurs intérêts? continuai-je. Mon interlocuteur prit un air solennel. Il leva un doigt et prononça lentement :

— La signature de la paix ! Fantoche... Lui? L'artisan de la paix? Quelle absurdité. Un traître de sabre, avide de popularité personnelle, de gloire militaire. Je n'en crus pas un mot.

Il se leva, se coiffa d'un élégant chapeau de feutre et quitta la pièce. Von Nicolai m'accompagna jusqu'à la porte de la rue. Une auto — celle qui nous avait amenés — m'attendait. Mes bagages avaient été apportés aux côtés du chauffeur.

Je quittai l'Allemagne le cœur fort lourd. Certes je ne désespérais pas de m'innocenter aux yeux de mes chefs, mais je n'ignorais pas que ce serait là une tâche ardue. Il y avait une telle vague de corruption dans tous les rangs amis et ennemis que la suspicion avait été élevée à la hauteur d'une institution chez les agents secrets. Tel émissaire apprécié de ses chefs « mangeait à deux rateliers ». Telle espionne avide de richesse passait dans le camp ennemi dès la première surenchère.

La trahison avait pris d'effrayantes proportions. La fameuse M^{lle} Doktor, l'espionne blonde allemande qui avait fait tant de mal aux nôtres par ses machiavéliques machinations, ne devait sa puissance qu'à la corruption de certains émissaires alliés, chose en quoi elle excellait. Elle séduisait, faisait trahir, puis, quand l'homme n'était plus bon à rien, quand elle avait extrait du fruit tout ce qu'elle avait pu en extraire, elle en rejetait la pulpe et livrait aux nôtres le traitre qui ne l'intéressait plus.

Aussi, s'était-on bientôt habitué à ne pas considérer comme pure calomnie les bruits et les dénonciations répandus au détriment de tel ou tel agent réputé jusqu'alors inattaquable et démasqué à la stupeur de tous par ceux-là même qui avaient profité de sa trahison.

On enquêtait en secret et, si quelque preuve pouvait être relevée contre le défaillant, rien ne pouvait plus le sauver. Certes, la chose était nécessaire. Ami ou ennemi... Pas de milieu... Qui ne sert pas dessert. Il n'y avait pas de grâce pour quiconque avait failli...

Je me doutais bien que le service allemand allait répandre les pires calomnies sur mon compte, et les étalerait à la première occasion avec les deux prétendues trahisons particulièrement importantes qu'on m'avait fait rédiger par la force... La signature que j'avais donnée était imaginaire. J'ai dit que ma véritable identité n'avait pas été percée à jour. Mais mon signalement très détaillé était joint aux pièces. En admettant que mes chefs ne me reconnaissent pas au faux matricule, ils ne sauraient se méprendre sur les détails, quant à mon physique...

Je décidai — première chose à faire — de me rendre au siège de l'*Intelligence Service* de Londres et de me confesser en toute sincérité. Ensuite? On verrait. Mais d'abord convaincre mes chefs.

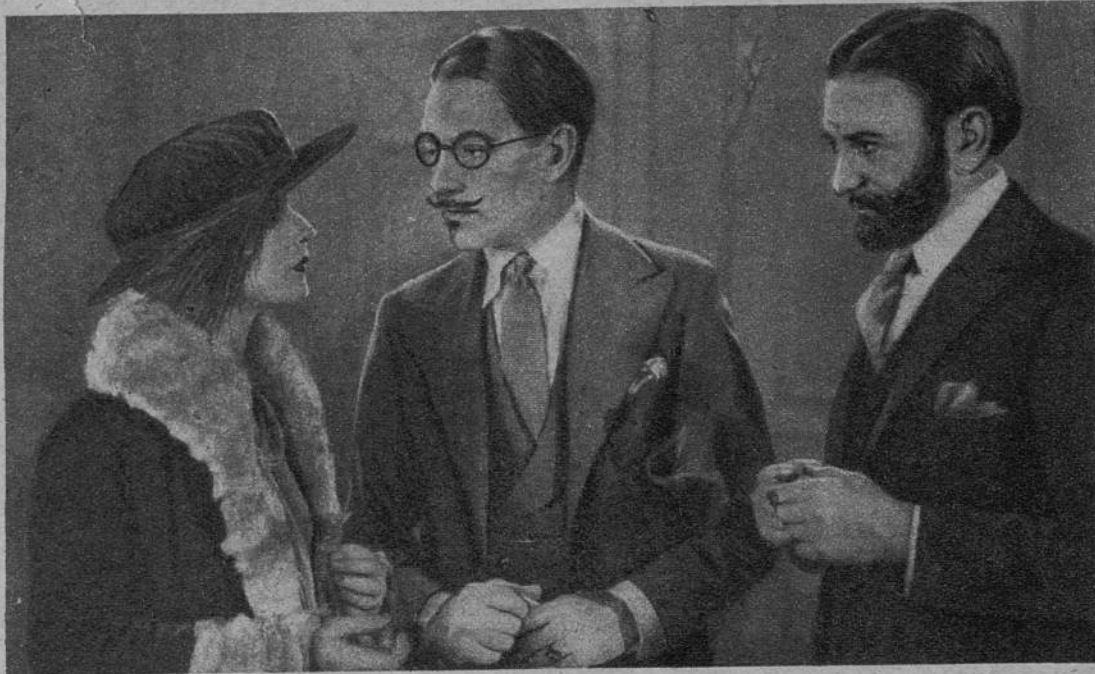
Les Allemands veillaient à ce que je ne leur fisse point faux bond. Je fus surveillée d'une façon extraordinaire jusqu'à ce que je m'embarquasse à Rotterdam — ville neutre, cependant ! — sur un vapeur britannique. Partout, dans le train, dans les restaurants, sur les quais, je rencontrais des personnages qui simulaient trop d'indifférence pour que je me méprise une seconde sur leur véritable mission.

Ils me fliaient. Ils devaient veiller à ce que je me rendisse à Londres. Je suis persuadée que si j'avais fait mine de m'écarter de la voie qui m'avait été tracée, il se serait trouvé quelqu'un pour m'y ramener par des moyens particuliers.

L'odieuse surveillance! Je crois bien qu'un rapport était rédigé pour chaque gorgée que je buvais, pour chaque bouchée que j'avalais. On put, du moins, apprendre en haut lieu que je n'avais communiqué avec aucun agent anglais, aucun personnage suspect... Avec quelle impatience j'attendais mon arrivée à Londres.

A bord, j'étais enfin chez des amis. Le voyage assez lent à cause des sous-marins qui recommençaient à pulluler après l'accalmie due à ma fameuse prise, jadis, à Londres, fut un repos.

Au fur et à mesure que je me rapprochais des côtes an-



Je fus saisie de l'accueil glacé qui m'était réservé.

glaises, l'inquiétude me reprenait. Fiévreuse et énervée, j'arpenai le pont sans arrêt dès qu'apparut la ligne brune annonçant la terre.

Nous accostâmes. Un porteur qui paraissait chercher quelqu'un vint directement à moi.

— Par ici, miss... Le train pour Londres, sans doute? Il me prit, d'autorité, mon sac à main et me mena vers un compartiment qu'il paraissait avoir repéré.

Je le suivis machinalement, l'esprit ailleurs. Il y avait déjà un voyageur. Un vieillard aux cheveux blancs, aux joues roses agrémentées de favoris également argentés. Tout à fait le gentilhomme campagnard anglais, tel qu'on le représente sur les gravures de chasse.

— Montez ! Montez ! Miss, fit-il. Il y a de la place pour deux !...

Le train partit. Nous bavardâmes. Il allait à Londres. Comme moi. Il allait même tout à fait au même endroit que moi, car lorsque le train entra en gare et que je me levai pour descendre, il me souffla :

— Ne me quittez pas, mon enfant ! — Comment? fis-je avec hauteur, en me retournant. — Mais oui... Nous allons chez Sir Basil Thompson, n'est-ce pas?

— Co... comment savez-vous?... — Vous n'avez pas compris que vous m'étiez signalée? Vous étiez sous ma protection... C'est moi qui avais chargé le porteur — encore un affilié ! — de vous amener à mon compartiment. Rentrant d'Allemagne, vous devez rapporter des choses fort intéressantes... Rien de plus naturel que de vous éviter la rencontre d'espions ennemis avant que vous vous fussiez débarrassée de vos messages !...

Je restai confondue. Décidément, le service britannique était aussi remarquable que celui des autres nations. J'aurais eu tort d'en douter.

Mon compagnon, dont la bonhomie avait fait place à une intelligente autorité, donna des ordres à droite et à gauche. Je fus bientôt installée avec lui dans un taxi dont le conducteur — naturellement — était aussi des nôtres. Nous roulâmes vers Whitehall.

Nous nous arrêtâmes devant une maison d'apparence insignifiante. Mais au lieu de monter, nous descendîmes à la cave. Mon compagnon, après quelques pas, repéra un bouton secret sur un mur, à la lueur de sa lampe électrique de poche. Une porte tourna, silencieusement, sur ses gonds. Apparut un long tunnel. Après l'avoir franchi, nous atteignîmes le soubassement d'un autre immeuble.

Au second étage, après avoir traversé quelques bureaux et une antichambre, nous arrivâmes devant la porte d'un cabinet de travail.

Je m'arrêtai un instant et portai la main à mon cœur. Il battait à tout rompre. Derrière cette porte se trouvait ma disgrâce ou ma récompense.

Sir Basil Thompson était assis à son bureau ministre.



Lord Kitchener, dont l'embarquement à bord du *Hampshire* fut signalé par un espion. Cet acte eut pour résultat le torpillage du cuirassé et la mort du grand guerrier.

Autour de lui, en demi-cercle, quelques personnages, dont le capitaine Spencer.

Je fus saisie de l'accueil glacé qui m'était réservé. Était-ce bien la le capitaine Spencer, avec qui j'avais tant de fois ri et plaisanté... Les traits durcis, il regardait ailleurs. Quant à Sir Basil que je n'avais jamais encore eu l'occasion de voir, il me regardait venir de ses deux yeux gris acier.

— Je vous écoute ! fit-il sans autre préambule.

Je commençai mon histoire d'une voix mal assurée, gênée par ce silence que je sentais hostile.

Une idée fixe me martelait l'esprit :

— Me croit-il? Me croit-il?...

J'en arrivai à l'épisode des faux documents. Je m'arrêtai, tremblante, et lui lançai un regard désespéré. Allait-il dire quelque chose? Non. Rien.

Il écoutait. Visage calme, impassible. Seuls, les yeux vivaient. Et ces yeux me fixaient jusqu'à m'hypnotiser. Je ne voyais plus qu'eux dans toute la pièce. Je ne m'adressais plus qu'à eux... Évidemment, j'étais suspecte à mes chefs, du fait même que je revenais bredouille, mais bien vivante, d'une mission ou d'excellents agents avaient

laissé leur vie... On connaissait, dans les services secrets des autres pays, à quel prix l'Allemagne se montrait magnanime envers les espions démasqués par elle.

Lorsque j'expliquai la nature de la mission dont j'avais été chargée par un prince allemand, une lueur — me semblait-il — passa dans les prunelles du chef.

Mais elle ne dura qu'une infime fraction de seconde. Elle s'éteignit aussitôt.

Le désespoir, le doute envahirent mon âme. — Je suis entre vos mains, achevai-je avec un sanglot contenu. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

Les hommes s'entre-gardèrent. Puis Sir Basil parla : — Fort bien... Agissons d'abord. Nous statuerons plus tard sur votre cas. Ce message? Vous l'avez là... Sur vous?

— Certes. Je fouillai dans mon sac à main.

Sir Basil allongea un doigt sec et osseux qu'il pointa vers moi :

— Donnez-moi ce message... — J'en ai toujours eu l'intention, Sir...

Il fit sauter la petite boulette de papier pelure deux ou trois fois dans le creux de sa main. Son front plissé témoignait du travail qui se faisait en son cerveau. Il me la rendit finalement, sans l'ouvrir. Il avait une idée :

— Vous allez la remettre telle que. Si nous en prenons connaissance, nous risquons, en détruisant certains points de repère dans la manière dont elle est roulée, et que j'ignore — je l'avoue — de susciter la méfiance de l'espionne allemande...

« Mais, en revanche, miss, je compte sur vous pour entrer en possession de tout document que vous recevrez en échange de celui-ci. De même que de tout document remis par le sieur Freddie...

— De tout mon cœur, Sir Basil... m'écriai-je, éperdue. — En ce cas, dit-il, à l'œuvre... Et vous me prouverez par des faits, mieux que par des paroles, que je puis encore avoir confiance en vous...

Il ne s'était pas départi de sa froideur distante. Sans doute, il se méfiait encore. Mais il me permettait de faire moi-même la preuve de mon innocence, et cela suffisait à me rendre l'espoir d'un retour en grâce.

O joie ineffable qui m'inonda quand je quittai le bureau de Sir Basil Thompson... Je retrouvais ma confiance en moi.

Je jugeai le ciel gris et brumeux de Londres le plus adorable du monde. La rue sale et boueuse me parut un merveilleux tapis. J'étais heureuse!... J'aurais voulu le crier. J'aurais voulu embrasser tous mes compatriotes!

Sir Basil n'avait pas perdu toute confiance en moi. J'en éprouvais l'intime certitude. Il ne me restait plus qu'à m'acquitter de ma mission comme Sir Basil me l'avait ordonné.

Je marchai donc d'un pas élastique vers Piccadilly. (A suivre.)

Traduit et adapté de l'anglais par Henry Musnik.

LE PRIX D'UNE GROSSIÈRETÉ

Quel est le prix d'une grossièreté? Aux Etats-Unis, selon un récent jugement, il est plutôt cher. Environ 2 500 francs le mot ! Jugez plutôt.

Joseph Carson est receveur d'autobus sur une ligne qui dessert un certain quartier de New-York. Il y a quelques années, exactement le 2 juillet 1925, montait dans sa voiture une dame qui n'avait pas de monnaie. Elle lui tendit un billet de 100 dollars, et lui dit en s'excusant avec un gracieux sourire :

— Je suis désolée... Pouvez-vous accepter ceci en paiement?... Je n'ai pas d'autre argent sur moi...

C'est à la suite de la réponse qu'il fit à la dame que Joseph Carson fut assigné en justice, pour grossièreté inqualifiable.

Que dit-il au juste?... C'est assez difficile à établir. Il affirme avoir répliqué :

— Mais, madame, je ne puis vous rendre de monnaie sur 100 dollars !

Tandis que la plaignante, appuyée par deux témoins pressés, jure avoir entendu nettement :

— Soyez damnée (*Damn you!*) Est-ce que vous prenez cet autobus pour une banque?...

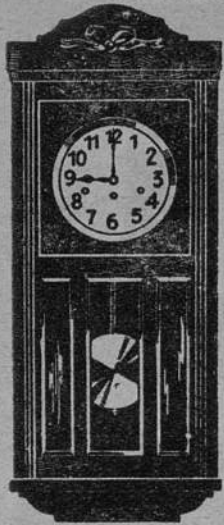
Du coup, la voyageuse assigna la compagnie pour des dommages et intérêts jusqu'à concurrence de 10 000 dollars.

Le tribunal lui a accordé 1 000 dollars. Ce qui met le mot à 100 dollars. Voici exactement la phrase anglaise incriminée :

— *Damn you, what do you think this is a bank?...*

Il paraît qu'un jeune homme galant — l'un des témoins — paya la place de la voyageuse et que le receveur, refusant de rendre le billet de 100 dollars pour taquiner (*sic*) la jeune femme, elle fut obligée d'aller jusqu'au terminus. Ce qui représente, à New-York, un assez long voyage. Il fallut l'intervention d'un inspecteur de la compagnie pour faire entendre raison à l'irascible receveur.

LA GAÏETÉ CHEZ SOI
CARILLONS
WESTMINSTER
 LES PLUS RÉPUTÉS



Mouvement de précision. Ebenisterie de grand luxe soit en chêne clair - chêne fumé ou façon noyer. Cadran artistique, glaces biseautées serties cuivre.

MOUVEMENT 8 JOURS garanti 10 ans, sonnant les quarts et l'heure. Sons incomparables, 8 marteaux, 8 gongs.

PAYABLE

45^{fr.}

PAR MOIS EN 10 MENSUALITÉS

Livraison immédiate - Prix de Fabrique - Superbe cadeau à tout acheteur

Magasins ouverts 7 les jours de 9 à 19 h. et de 16 à 18 h.

HORLOGERIE WILLIAMS
 4, rue du Ponceau - Paris (2^e)
 (Juste à la sortie du Métro : REAUMUR)

CONCOURS TOUS LES ANS
 Secrétaire près les Commissariats de

POLICE

de la Ville de Paris
 Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age : de 21 à 30 ans avec prolongation des services militaires. Rens. gratuits par l'Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-8^e.

DÉTATOUAGE sans piqure, sans acide, disparition certaine, rapide, définitive. Produits avec méthode. Ciné-Photos. Pour opérer soi-même. Sur demande. Prof. **DIUO**, 11, rue Championnet, LILLE.

CHEZ VOUS
 400 francs par quinzaine, ss quitt. empl. Partout facile. Écr. Établs **FUSEAU**, 75, MARSEILLE.

ÉCRITURES chez soi, toute l'année. Sérieux 200 fr. par semaine. Timbres. Écr. **FERDINAND**, Bte postale 12, à VERSAILLES (S.-et-O.).

DISQUES
"RADIO"
EDISON BELL

12
 FRs

Que vous aimiez les rythmes harmoniques de la musique classique, les désaccords descriptifs de la musique moderne, la lenteur de la valse, l'inattendu du jazz, vous trouverez dans le catalogue **EDISON BELL** des disques "RADIO" à 12 Frs, de grande sonorité et de durée d'audition qui vous procureront tout le plaisir que la belle musique puisse donner.

Catalogue gratis franco sur demande

EDISON BELL
 22, R. St-Augustin, PARIS-2^e



Cette gravure ne vous dit rien ?

Nos élèves savent qu'elle représente l'agrandissement photographique de la signature inimitable et indélébile d'un crime !

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

34, rue La Bruyère
 PARIS (IX^e)

Si vous cherchez une situation, vous voulez améliorer la vôtre, vous êtes actif, intelligent, ambitieux, vous voulez réussir

ÉCRIVEZ A

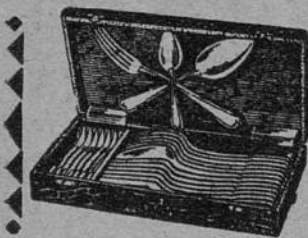
L'ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

34, Rue La Bruyère, PARIS (IX^e)

Par retour du courrier, vous recevrez gratuitement la brochure illustrée des **COURS PAR CORRESPONDANCE** (2^{ème} session 1931), ainsi que tous les renseignements sur la carrière de **Détective** qui vous assurera une vie large, faite d'imprévu et d'initiative.



GRATUITEMENT... le **FAKIR AÏN-DRAM** par ses études astrologiques vous guidera dans la vie. Actuellement en France, le célèbre **Fakir AÏN-DRAM**, astrologue réputé, maître des merveilleux secrets de l'Inde antique, vous donnera des conseils relatifs à votre **SANTÉ**, vos **AFFAIRES**, vos **AMOURS**. Le don merveilleux qu'il possède de lire le passé et l'avenir des destinées humaines est saisissant : laissez-le être votre conseiller et ami ; il vous évitera les ennuis et chagrins qui ont accablé votre passé ou qui vous menacent peut-être à l'heure présente. Pour profiter de cette occasion unique de faire votre bonheur, indiquez-lui sans retard, votre nom et prénom, ainsi que votre date de naissance et adresse exacte. Cette étude cependant détaillée et précise, est entièrement gratuite, mais vous pouvez joindre 1 fr. 50 en timbres-poste de votre pays pour couvrir les frais d'écriture et de port. Adresser votre demande au **FAKIR AÏN-DRAM**, Service 29, P.R. Bureau 111, rue Ste-Anne, n° 4, Paris (1^{er}). (Ne pas oublier la mention : P.R. Bureau 111, sur l'adresse) Indiquez si vous êtes Monsieur, Madame ou Mademoiselle. - Recommandez-vous de ce journal



CONCOURS

Ce superbe **COFFRET** est à vous ! Pour faire rapidement connaître notre marque, nous distribuons **gratis et franco**, sous forme de **CONCOURS**, 5000 de ces **COFFRETS** contenant de beaux **COUVERTS argentés**. Ces cadeaux seront remis parmi les Lecteurs qui, en remplaçant les traits par des lettres, indiqueront le titre d'une fable **L-L-b-ur-r et s-s-E-f-nt**. Rien à payer pour participer à notre **Concours**. Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse au **CONCOURS** de la **MANUFACTURE**, Rayon 235, rue Malabranche, Paris



dans le hameau le plus reculé, on connaît cette marque

CONSTRUCTEUR 83, r. de ROME
 TEL. WAGRAM 66-21 PARIS 17^e MÉTRO: ROME.

LE POSTE CONSACRÉ PAR L'EXPÉRIENCE

Des milliers de nos modèles HS 6 lampes supergrille fonctionnent à la pleine satisfaction de leurs propriétaires : **C'EST LA VOTRE MEILLEURE GARANTIE**

Ce poste est livré avec : 6 lampes Radiotechnique ou Métal. 1 accu 30 AH - 1 accu 80 volts. 1 cadre P.O.-G.O. - 1 diffuseur moteur 4 pôles.

Matériel de choix - Notice HPS franco
 Prix de réclame : 1395 fr.

A crédit : 135 fr. à la commande et 12 mensualités de 120 fr.

Pose à domicile comprise dans la Région Parisienne Publiée

absolument complet **1395^{fr.}**



Collection « LES TÊTES BRULÉES »
 dirigée par **BLAISE CENDRARS**



AL. CAPONE

"le Balafre"

LE TSAR DES BANDITS DE CHICAGO
 par **F. D. PASLEY**

F. D. PASLEY, qui a écrit la présente bibliographie, non seulement n'a rien inventé, mais publie pour la première fois nombre de documents inédits et SENSATIONNELS concernant **LE TSAR DES BANDITS DE CHICAGO**

Un volume in-8 couronne. 15 fr.

Éditions « AU SANS PAREIL », 17, rue Froidevaux, PARIS-14

MONDIALE-POLICE

ex-inspect. police judic. et de sûreté. Rens. Enqu. Filat. etc. T. pays, T. Missions, Divorces, Procès. Prix mod. 6, Bd SAINT-DENIS. Botz : 30-74 : 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

GAGNEZ

1 000 frs par mois et plus pendant 2 ans. Partout. Écrire : Manufacture PAX G. à Marseille.

Chez soi écrit. gains intér. et imméd. Douilly K., à St-Pol (P.-de-C.)

5000 PHONOS POUR RIEN

P-P-I-N distribués aux lecteurs trouvant la solution de ce concours et se conformant à nos conditions. Reconstituez cinq pré-noms. En prenant la première lettre du premier, la deuxième du deuxième et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième lettre, vous trouverez une ville de France. Laquelle ? Découpez le bon et adressez-le directement à **ARYA**, 22, rue des Quatre-Frères-Beignot, Paris (XV^e). - Joindre enveloppe timbrée à 0 fr. 50. portant votre adresse.

L. GEORGES "L'AS DES DÉTECTIVES"
 Ex-Inspect. de la Sûreté (Diplômé).
 - 20, rue de Paradis - Provençe 86-03 -
 Enquêtes. Recherches. Preuves pour divorce
 Missions délicates. - Prix modérés.

M^{ME} MAX Voyante, et ses tarots, donne conseils tout avenir, ramène affections. Rec. de 9 à 19 h. Par corresp. 20 fr. Date nais. 30, Polonceau, Paris. Mét. Barbès.

NOUVELLE DÉCOUVERTE permet de soigner Syphilis, Blenno, Prostate, Impulsance, Métrite, Écoulements (anciens ou récents), seul, chez soi, sans piqures, à l'insu de tous. Résultats remarquables rapides et certains. Consult. par correspond. (discret) ou venir : Dr **ARI**, 28, Faubourg Montmartre, 28, Paris.

Fabrique d'accordéons de tous genres.

Accord. à part. Clapin. à part. Fr. 370. Clav. pian. Fr. 220. franco de douane. Fr. 770.



Vente directe du fabricant aux particuliers. 100 000 clients par an - 20 000 lettres de remerciement. Demandes de suite notre catalogue franc. gratuit.

Meinel et Hérol, Klingenthal (Saxe) N° 606
 Affranchissez lettres 1.50 - cartes 0.90.

POLICE MAGAZINE



LE VESTIAIRE DES CADAVRES

Lugubre vestiaire que celui de l'Institut médico-légal où sont méthodiquement rangés les habits des cadavres conservés dans le frigorifique. Lire page 9 le reportage consacré à l'Institut médico-légal. (W. W.)